

STÈLE VII

Auteur : Sylvie Germain

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

95 Fichier(s)

Citer cette page

Sylvie Germain, STÈLE VII, 1981

Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ArchivesGermain/items/show/11>

Présentation

Date1981

GenreThèse de doctorat

LangueFrançais

SourceNumérisation à partir de l'exemplaire conservée à la Bibliothèque universitaire de Nanterre

Collation21×29,7 cm

Lieu de soutenanceUniversité de Paris X-Nanterre

Information sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle), EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Thèse : Sylvie Germain

Editeur de la ficheAnne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN,

Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Bello, Anne-Claire (édition numérique & transcription)

Notice créée par [Anne-Claire Bello](#) Notice créée le 23/01/2023 Dernière
modification le 31/01/2023

- STELE VII -

- DE-CREATION DU VISAGE: -"NUITS DE LA NUIT" -

- "Dieu nous a faits de manière
que nous soyons contraints
de nous tourner vers lui
en suppliants."

- S. Weil - "C.S." p.191.

- "A quel point sommes-nous de notre présence
lorsque nous devenons absents?
A quel point sommes-nous de notre absence
lorsque nous nous savons présents?"

- E. Jabès - "L'Inconditionnel II" -

- "CALME DU SOIR,
QUAND DANS SA CHAMBRE L'HOMME MEDITAIT LE JUSTE,
LUTTAIT EN PRIERE MUETTE POUR LA FACE VIVANTE DE DIEU" -

- G. Trakl - "Chant Occidental" -



1) - LE TRE-PAS AU-DEHORS -

"...Qui tient lieu de moi?

Et la réponse joyeuse, infinie:

lui, lui, lui."

- Blanchot - "P.A.D." p.16.

A) - DE-CREATION:

- ".....Ce pas, comme un puits.

La question du mot, la question de l'écrit,

La question du livre sont questions à la
blancheur, au vide, au néant.

Le passage. Le pas (du) sage, de la
sagesse (ou du fou?).

Le blanc est passage dans la mort.

L'eau du passage abreuve notre soif
d'inconnu.

L'inconnu est le dernier passage, le
plus périlleux. La mort est, en ce sens,
déplacement d'inconnu.

Ecrire ne serait alors qu'une manière
de mourir des mots de sa mort et la trace
que le dévoilement progressif d'une ombre,
ô blancheur ultime.

Sous cette blancheur, nous gisons.

Sous cet immatériel visage blanc."

- E. Jabès - "Il n'y a de trace que dans le désert" -

* A travers ces figures de témoins où se reprend sans cesse un même thème en canon à voix innombrable, so répète en une scansion de plus en plus insistante et précipitée, le rythme d'un PAS.

- VOIX/PAS, ECHO/TRACE: - visible et audible à l'extrême limite de l'invisible et l'inaudible, et donc, dont la répétition perpétuelle ne résout rien mais provoque toujours davantage; - la répétition est un martèlement du vide et ne fait que frapper à chaque fois le premier coup d'un commencement toujours autre et nouveau en son re-commencement.

- "Le "re" du retour inscrit comme l'"ex", ouverture de toute extériorité: comme si le retour, loin d'y mettre fin, marquait l'exil, le commencement en son recommencement de l'exode. Revenir, ce serait en venir de nouveau à s'ex-centrer, à errer. Seule demeure l'affirmation nomade." (265)

* Nomadisme du refus, du PAS qui toujours nie pour mieux consacrer l'imperfection comme cime, l'inachèvement comme dynamique, l'impossible comme désir et entrain du possible, la perte comme force et la finitude comme chance et beauté; car ce PAS d'implacable négation n'est jamais reniement du monde et de la finitude, mais tend vers une plus haute et vive affirmation de cela même qui est nié. Toute négation se doit d'être absolument solidaire et responsable de ce qu'elle nie; - la positivité du négatif requiert une exigence éthique.

- "J'honore les vivants, j'ai face parmi vous." (266)

- Nomadisme du PAS qui s'emporte incessamment en avant de lui-même. PAS utopique en ce que son terme ne se laisse jamais atteindre, PAS labyrinthique et pluriel en ce que chaque seuil n'est jamais qu'une marche et que toute limite sitôt franchie ouvre sur un nouvel illimité. - "Le pas n'est donc pas même un pas. En tous sens il est labyrinthique et immédiatement, singulièrement multiple, de lui-même transgressif." (267)

Digressif est ce PAS qui se fourvoie toujours dans les à-côtés, les infrayés, les traverses et les marges; digressif et transgressif est ce PAS qui s'excède infiniment lui-même en son exode au désert du Dehors, qui s'exsude en sa course et son altération. PAS toujours au-delà, dans l'épaisseur du monde et le passage du temps.

- Nomadisme du moi qui se surprend alors là où il n'est pas, toujours autre et ailleurs, labile et délébile, et qui ne peut "s'affirmer" que dans l'asubjectif, l'anonyme et l'exteriorité. Nomadisme du moi à qui sont radicalement refusés tout abri et repos, la clôture et le sens, et la garantie d'"un point qui fût fixe et assuré" (268). Nomadisme de la pensée qui, se découvrant dénuée d'appui, de référence, de certitude et d'évidence, se retourne et recule devant une pensée originelle et souveraine qui sourd de sa propre absence de fond comme un immense "appel de vide"; pensée originelle et folle sans laquelle elle ne peut se "poser" et pas même cheminer.

Son office n'est plus alors de déchiffrer des preuves (qui n'existent pas) mais de CHIFFRER DES TRACES. Nomadisme de la conscience, donc, qui ne peut jamais coïncider avec elle-même, mais qui ne peut que tendre vers d'insituables et intenables points de tangence de par sa persévérante négation d'elle-même. Nomadisme de la conscience qui toujours pense plus qu'elle ne pense; nomadisme de la finitude qui toujours "se détruit" de par le désir d'infini qui passionnément la travaille.

- Nomadisme du moi qui doit encore désirer cette nuit de non-pouvoir et non-savoir, cette nuit obscure et égarante qui, arrachant le moi à lui-même, le lie alors à l'AUTRE, - et cela, d'un lien intranchable, irréductible.

- "J'honore les vivants, j'ai grâce parmi vous."

Ainsi seul demeure le moi nomade, vassal et ancillaire, lié sans mesure à l'autre par une intransigeante obligation d'assistance, de soin et de souci pour cet autre.

* PAS qui "n'est donc pas même un pas" mais qui est mouvement, et rien que mouvement; - tension, course, hâte et vitesse.

- "J'honore les vivants, j'ai hâte parmi vous."

Vitesse hyperbolique où le PAS s'outre-passe; et cet outre-passement n'abandonne jamais les "restes" mais, les exhaussant au contraire de l'oubli, les transporte avec lui dans sa course et oeuvre à leur acclamation.

- "Se hâter, se hâter! l'angle croît!... Et dans l'acclimation des choses en croissance, n'y-a-t-il pas pour nous le ton d'une modulation nouvelle?" (269)

Par cet outre-pas, l'homme ne se coupe donc nullement du monde, mais au contraire le monde ne se présente plus alors qu'à hauteur d'homme, et l'homme qu'à bassesse de mendiant, et le mendiant qu'à hauteur de Dieu. Et Dieu qu'à bassesse de mendiant.

* Nomade, transgressif et agonique, le PAS se révèle ainsi passage, échange, passation et passion.
 - "Ce qu'il y a de plus grand en l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but: ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un passage et une chute." (270)

Pont suspendu dans le vide, passage et chute; chute dans le sans fond du moi, dans l'abîme creusé au coeur de la finitude par l'infini désirant; le PAS s'outrepasse jusqu'à s'effacer en trépas, exacerbant par ce glissement la transgression jusqu'à la dé-création.

- DE-CREATION: - la transgression doit être pâtie et endurée par le moi jusqu'au bout, en un conatus agonique, afin que cette passion ouvre à une possibilité inconcevable de connaissance. Car passion et connaissance sont consubstantielles comme l'ont découvert les Grecs qui, depuis Homère, ont conjugué connaissance (*mathêma*) et douleur (*pathêma*); ainsi Prométhée est-il davantage homme passionnaire enchaîné au sommet de la montagne, qu'homme d'action

ayant défié les dieux: le geste conquérant du "héros" volant le feu se renverse et se creuse en geste sacrificielle de celui qui "a trop aimé les hommes".

Ainsi Oedipe révèle que la connaissance est inconciliable avec toute forme de pouvoir et de souveraineté, car si déchiffrer les énigmes lui confère puissance et gloire, pénétrer le mystère de "l'origine" le destitue et le dévaste. -"Gens de Thèbes, voyez le grand Oedipe, le déchiffreur d'énigmes, le roi puissant et orgueilleux dont tous enviaient le sort. Voyez l'abîme, voyez la nuit où il s'enfonce."(271)

Longue et lente chute dans la nuit de l'origine au terme de laquelle il disparaît, "transfiguré".

De même Job, frappé de deuil et de misère, atteint dans les tréfonds de sa passion une "vérité" infrayable par d'autres voies comme le prouve l'échec du raisonnement de ses amis; la connaissance n'est pas livrée par les explications logiques mais passe par l'épreuve de la loi du tiers-inclus et s'ouvre à la supplication agonique.

Ainsi Jacob dont le nom est agir-pur en tant qu'il a lutté avec Dieu, est tout autant passion-pure en tant que Dieu l'a blessé et rejeté une fois de plus dans l'inconnu. Toute l'expérience prophétique passe ainsi par la "violence", la douleur et l'altération, et opère une subsumption de l'agir au pâtir, conjuguant toujours connaissance et passion. Mais cette connaissance est alors co-naissance consommant la rencontre en union (où se préserve la différence), la déformation en in-formation de



la chair, la différence en échange, engagement et partage, et la lutte en amour.

- La passion est donc la voie royale (la voie "étroite" et abrupte, car de voie "royale" il n'en existe pas) de la connaissance et c'est par le pathos que le logos vient s'établir et se livrer: - l'Incarnation, qui est déjà passion (272) est une in-formation; l'Incarnation, la Passion, sont échange, Dieu co-naît au monde dans une déchirure, co-naît à l'homme et l'homme à Dieu; Dieu meurt, dis-parait, en l'homme et pour l'homme et l'homme se transfigure en cette co-naissance(/co-mort).

* C'est donc vers le trépas de la dé-crétation que doit conduire le pas nomade, pluriel et labyrinthique de la transgression: - dé-crétation qui n'est pas destruction ni anéantissement, mais processus de néantisation du moi qui découvre qu'il doit se vider, se désœuvrer et s'oublier absolument afin de faire place à cet Autre qui toujours l'excède, le déborde, cet Autre reconnu comme étant "ce je-ne-sais-quoi-ou-qui" qui main-tient à chaque instant, au bord d'une précaire présence, le presque-non-être du moi dans l'ouverture du monde.

- "Nous ne possédons rien au monde car le hasard peut tout nous ôter, sinon le pouvoir de dire je. C'est cela qu'il faut donner à Dieu, ie. détruire. Il n'y a absolument aucun acte libre qui nous soit permis, sinon la destruction du je." (273)

- Par la dé-création le moi assume donc totalement sa finitude (déjà reconnue comme "jetée" dans l'inévidence du monde à travers l'interrogation et l'étonnement, et affirmée comme pro-jetée par le procès de transgression miséricordieuse); il l'assume comme grâce (où se réconcilient facticité et nécessité), donc comme chance: le moi dé-créé, assigné à son degré zéro, s'ouvre alors à une assumption vers l'autre et se découvre lui-même fondamentalement autre: - moi pascal, ie. qui toujours passe. C'est pourquoi le moi doit désirer et supplier toujours: - "Ne laisse subsister de moi, éternellement, que cet arrachement lui-même, ou bien le néant."(274) Car le moi n'"existe" vraiment que dans la tension de cet arrachement, qu'en tant qu'arrachement, tout autre mode d'existence du moi n'étant que simulacre et perversion.

* Ce procès de dé-création, s'il est demandé au moi d'y co-opérer et de le désirer, n'appartient cependant nullement, ni en sa source ni en sa fin, au pouvoir ou à la volonté du moi. C'est un procès qui le dépasse, réclamant toujours plus, transgressant toujours davantage, car "jamais personne encore ne s'est assez renoncé en cette vie qu'il ne trouve à se renoncer davantage."(275)

En effet, comment le moi, en son grèvement d'absence et de non-être, pourrait-il juger de son degré de renoncement? Le renoncement du moi-pascal ne s'opère qu'au prix de cette impossibilité d'évaluation, de ce non-savoir constitutif, de cette non-réflexivité essentielle.

- "Dieu m'a créée comse du non-être qui a l'air d'être, afin qu'en renonçant par amour à ce que je crois mon être, je sorte du néant. Alors il n'y a plus de je. Le je est du néant. Mais je n'ai pas le droit de savoir cela. Si je le savais, où serait le renoncement? Je ne le saurai jamais." (276)

- C'est dans cette inconnnaissance que réside le sens de la souffrance qui promeut le procès de dé-crétion: - souffrance causée par l'excès de renoncement et par l'intempérance de l'arrachement qui sont incessamment requis et exigés du moi; douleur infligée par la lente pénétration au plus profond et vif de la chair de cette révélation que le moi est néant; et douleur encore, d'être inéluctablement et irréductiblement astreint à un perpétuel RETARD dans la compréhension et l'évaluation d'une telle révélation. - "J'en sais moins qué j'en sais; c'est par-dessus ce retard du savoir sur lui-même que je dois sauter pour rejoindre - ne l'atteignant jamais ou m'y abîmant - le non-savoir." (277)

Jamais le moi ne pourra mesurer ni maîtriser l'ampleur de cette révélation; il ne peut qu'y succomber. Le "savoir" de ce néant qui hante et creuse l'être du moi introduit toujours le moi dans les ténèbres du non-savoir; comme s'il s'agissait d'un "savoir" impensable et incompréhensible, dépassant et transgressant les limites de l'entendement et de la raison, blessant l'orgueil du moi et éprouvant jusqu'au bout la volonté de puissance du moi ainsi détourné et privé de lui-même et dont le dynamisme

et l'énergie sont alors engagés dans une toute autre "lutte".
C'est ce retard (fatal et destinal) que les mystiques découvrent avec une acuité dont la vivacité et l'aiguïté leur font "violence" (mais violence où s'éhisce la plus inouïe "tendresse" ontologique), et qu'ils expérimentent comme une NUIT sans fin.

- "Plus on s'élève

moins on comprend

que c'est la nuée ténébreuse

qui fait resplendir la nuit.

Voilà pourquoi celui qui le connaît

reste toujours sans savoir

une chose qui surpasse toute science." (278)

Nuit obscure et sans repères où ils ne peuvent plus s'orienter que par les voies détournées et égarantes, extra-vagantes, du NON-SAVOIR.

- "Dans cette nuit obscure de cette vie,

Comme je connais bien, par la foi, la fontaine

Quoique ce soit de nuit!

Son origine, je l'ignore; elle n'en a pas,

Mais je sais que tout être tire d'elle son origine

Quoique ce soit de nuit!" (279)

Il ne peut jamais y avoir de savoir absolu de cette "vérité" que le moi est néant; - il ne peut y en avoir qu'un non-savoir radical et passionnaire. Non-savoir pâti par toute la chair qui s'y consume et s'y transfond; non-savoir qui s'enfante dans "les entrailles du coeur."

- "Dans cette heureuse nuit

Je me tenais dans le secret; nul ne me voyait,

Et je n'apercevais rien

pour me guider que la lumière

Qui brûlait dans mon coeur." (280)

* La co-opération de l'homme en ce procès (car sa libre participation y est infiniment requise afin que la dé-crétation puisse devenir trans-figurante et non pas dé-figurante) ne peut donc s'éprouver que dans la plus extrême passivité, dans l'attente, la supplication et l'obéissance.

- "Que voulez-vous faire de moi?

Je suis vôtre; pour vous je suis née;

Que voulez-vous faire de moi?" (281)

Attente du moi qui, vidé par la kénose absolue de la dé-crétation et se reconnaissant PAR l'autre, consent totalement à cette dépendance et avive et accroît même ce consentement en désir; désir dont l'amour qui le soutend alors n'exige rien d'autre que son propre don et oblation de soi, que la répétition infinie de son appel dans l'immensité et le silence du Dehors.

Echolalie du désir, - car tout amour est kénétique qui ruine le moi et instaure en lui un vide infini où toute parole résonne et s'épuise jusqu'à devenir "poussière verbale", traînée de cendres dans les pas de l'autre; - dans les pas de l'absence de l'autre.

* * * * *

B) - MEDIATION:

- "L'au-delà dont vient le visage
est à la troisième personne.
C'est dans la trace de l'Autre
que luit le visage."

- Lévinas - "H.A.H." p.59&63 -

- "Dans l'amande - qu'est-ce
qui se tient dans l'amande?"

Le Rien.

Le Rien se tient dans l'amande.
Il s'y tient, s'y tient.

Dans le Rien - qui se tient là? Le Roi.
Là se tient le Roi, le Roi.
Il s'y tient, s'y tient."-

- Celan - "Die Niemandrose", "Mandorle" -

* Le PAS de la passion humaine se trouve alors
"dépassé" et sa cadence se révèle irrégulière, comme dis-
tordue et dissonnée par l'écho d'un autre pas (Gén.3,8)
qui toujours le précède, l'accompagne et le poursuit; le
PAS de la passion du moi marcherait donc dans les traces
d'autres pas, serait foulé par d'autres pas.

Pas-à-pas-à-la-trace; pas impair, à trois
temps. - C'est un tel pas qui porte à la rencontre: toute
rencontre, quelle soit du moi à soi, du moi à l'autre, du

moi au monde et au temps, s'effectue au rythme de ce pas.

- "Je suis vôtre, puisque vous m'avez créée;

Vôtre, puisque vous m'avez rachetée;

Vôtre, puisque vous me supportez;

Vôtre, puisque vous m'avez appelée;

Vôtre, puisque vous m'avez attendue." (282)

Ainsi le moi évidé de soi, se sachant déjà altéré et décliné tout à la fois au participe et au vocatif, ne s'appartient déjà plus lorsqu'il vient à la rencontre d'un autre; toute rencontre entre je et tu serait alors médiatisée et "trinitaire", toute relation à l'autre établirait d'emblée une relation avec l'illéité. Il n'y aurait donc jamais simplement deux hommes face à face, mais tout face-à-face entre je et tu se compliquerait aussitôt d'un IL. - "L'homme (...) n'est jamais seul en face d'un autre homme ou en face de Dieu, mais toujours simultanément en face de l'homme et de Dieu. L'homme ne peut échapper à son prochain; il ne peut pas non plus, en quelque instant que ce soit, échapper à Dieu." (283)

- Aussi n'y-a-t-il pas que l'unité qui se révèle impossible, - la dyade l'est également. Il y a toujours un autre qui arrive et détourne le moi de lui-même pour le remettre au monde du dehors; il y a toujours l'inéchappable Tiers qui vient percer une trouée entre les deux, faisant déraiper le rapport et le déportant dans l'illimité, dans l'inachevé. L'altérité du moi et de l'autre s'accroît toujours davantage AUTRE, le Dehors

s'étend et s'abîme toujours plus au DEHORS.

Alors les mêmes "retard" et retrait qui frappent le moi vis-à-vis de lui-même et dont ils invalident la connaissance, se répercutent également dans le rapport du moi à l'autre: - aussi loin que soit allé le moi vers et en l'autre par l'éthique de transgression miséricordieuse, il n'est jamais qu'à mi-chemin; le moi ne peut jamais atteindre le fond et la limite de l'autre, car en chacun toujours le fond s'effondre et se dérobe et la limite se repousse. - Plus mon prochain m'est proche et plus il s'affirme comme lointain.

- C'est pourquoi la fraternité en appelle à une messianité constante, éprouvant le moi-messie-et-ancillaire jusqu'à la démesure du moi-pascal: - celui qui passe et fait passer, sans jamais atteindre de but définitif; le moi est un passant-passeur dont la marche est infinie.

- "La fraternité: nous les aimons, nous ne pouvons rien faire pour eux, sinon les aider à atteindre le seuil." (284)

Seuil qui, sitôt atteint, est nouveau point de départ; seuil toujours déporté par le lointain.

La fraternité ce serait donc cela: - aimer autrui et venir comparaître à sa face pour porter témoignage et faire signe, - mais ne pouvoir absolument pas témoigner pour lui ni signer à sa place; seulement l'aider à prendre charge à son tour du témoignage et de l'œuvre de signation. Lorsque deux hommes parviennent à entre-tenir au plus étroit la fraternité du face-à-face,

leur être alors se rompt et s'ouvre sur ce rien qui les creuse; et en ce rien abruptement mis à nu affleure alors le profil invisible d'un Tiers qui sous-tient leur face-à-face et le main-tient dans l'éclat de la Trace et la tendresse ontologique. Toute confrontation comporte ainsi un obscur profilage, tout dialogue est empreint de silence où retentit l'inouï d'une autre voix; et cela quelque soit la rencontre.

- "Je suis ton Dieu, homme dont la personne est éternellement seconde et interpellée, qui n'est jamais seul en son moi, dont la solitude ne peut être qu'illusion et mirage et qui, inexorablement, rencontre son Interlocuteur, dans le baiser ou dans la blessure, sur le chemin ou contre la barrière, en berger ou en loup, en Dieu ou en Satan." (285)

* Quelque soit la rencontre, il y a profilage et écho, il y a témoignage; que le visage fasse mémoire (Sonia, Donissan) ou oubli (Raskolnikov, Mouchette), qu'il se présente en victime ou en bourreau, toujours il se retourne et s'inverse en hauteur, s'incurve en profondeur, - "procède de l'absolument Absent." (286)

Il n'y a jamais de rapport immédiat et simple, que ce soit du moi à soi (qui me déporte vers autrui), du moi à l'autre (qui me transporte vers le Tout-Autre) - et également du moi à Dieu (qui m'apporte vers l'autre).

Le contact de la présence de l'autre sensibilise un autre TOUCHER: celui d'une absence vive et mouvante; afflux-reflux, d'un seul tenant, par lequel la présence

de l'autre (ou de soi-même à soi) se grève de distance intérieure, se diffère et se perspectivise, ne se "donne" que pour mieux se pro-mettre et pro-voquer, et par lequel affleure une absence tout à la fois "intouchable" et inéchappable. Double tension d'un seul et même mouvement, car l'une ne va pas sans l'autre, chacune est à la mesure de l'autre. On ne peut pas aller vers le Tout-Autre sans passer (et pâtir) par et dans les autres dont le visage porte irrémédiablement Trace; on ne peut pas davantage rencontrer les autres hors l'éclat de la Trace du Tout-Autre; on ne peut pas se "découvrir" soi-même et comprendre la vocation du moi sans (tré)passer par cette double altérité et son procès de différence hyperbolique.

Plus est grand le souci pour l'autre, plus vital et miséricordieux est le contact avec l'autre, plus est intimement proche et ouverte sa présence, et plus se fait pressante et pénétrante l'absence qui "l'in-forme".
 -"La suprême présence du visage est inséparable de cette suprême et irréversible absence qui fonde l'éminence même de la visitation."(287)

- L'absence, c'est donc la manière dont l'invisible Tiers s'enfonce et s'informe dans la sensibilité, et cette absence est aussi fluctuante que vivace. Absence qui passe, qui court et va et vient, trace sans cesse s'effaçant elle-même, se niant comme preuve, s'affirmant comme désir.
 -"Combien illimitée est la course de ceux qui s'élèvent vers Dieu, combien ce qui est saisi n'est jamais que le

commencement de ce qui est au-delà."(288)

C'est ainsi que se rythme le PAS de la passion humaine: - ce pas qui doit indéfiniment se redoubler et tré-passer parce qu'étant sans fin doublé et dé-passé, pas qui doit toujours se presser, parce qu'étant inéluctablement en retard. Pas toujours ex-clamé du lointain, pro-voqué au-delà, et qui fait que, "quoique nous fassions, nous avons cette allure de celui qui s'en va."(289)

* De celui qui s'en va et qui n'atteint jamais le terme de sa course, toujours pressé par "le Désir de l'absolument Autre" et qui ne promet pas d'arrivée mais promeut un perpétuel arriver.

Retard irrattrappable, distance irréductible, dislocation et désheurement: - double et incessant décalage de l'espace et du temps s'insérant l'un en l'autre, s'entre-dynamisant et s'entre-déchirant. Dia-chronie par u-topie, a-topie par u-chronie. Ainsi les traces de "l'Absolument Absent" relèvent moins de l'apparaître que de la dis-pari-tion, et la signifiante d'une telle dis-parition ne s'imprime nullement dans l'épaisseur d'une dissimulation ni ne se livre dans le dévoilement de ce dissimilé, mais s'ex-prime dans la vitesse d'un signe.

Et il s'agit là d'un signe qui signifie moins qu'il ne fait signe et qui "nous met dans une relation "latérale", inconvertible en rectitude" car "la relation



entre signifié et signification est, dans la trace, non pas corrélation, mais l'irrectitude même." (290)

Irrectitude, non-coïncidence, inachèvement, tels sont donc les corrolaires fondamentaux de cette inéchappable Absence par laquelle le Tiers médiatise et dynamise toute présence et toute rencontre, et le mouvement de dis-parition est le mode par lequel cet "absolument Absent" pénètre dans la chair, s'implombe dans le cœur, s'enfoncé dans la sensibilité, et ainsi se propose comme l'absolu Désirable.

C'est pourquoi il est refusé à Moïse de pouvoir contempler directement la face de Dieu: aucun face-à-face n'est possible avec Dieu car une telle vision consumerait le désir, arrêterait la course et risquerait même d'inverser le sens de la marche en faisant passer derrière celui qui doit toujours rester devant. La disparition perpétuelle du Désirable est le garant de cette désirabilité même qu'elle préserve ainsi continuellement de toute perversion en besoin ou en idolâtrie. C'est pourquoi il est dit, comme le remarque Grégoire de Nysse: -"Si quelqu'un veut venir à ma suite" (Lc.9,23), "Si quelqu'un me sert, qu'il me suive" (Jn.12,26) et jamais "Si quelqu'un veut me précéder". (291)

L'invitation incessante du Christ à le suivre est à entendre en corrélation avec la parole de Yahvé à Moïse: -"Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à

ce que je sois passé. Puis j'écarterai ma main et tu me verras de dos; mais ma face, on ne peut la voir."(Ex.33,22-23)
Dieu s'offre à l'homme comme mouvement et l'invite à le suivre en son passage et sa dis-parition.

- Et cette disparition sans fin n'a pas non plus de mesure, car si son infinité garantit l'absoluité du désirable, sa démesure elle, éprouve et intensifie la force et l'endurance du désir. L'impossibilité du face-à-face devient alors paradoxalement un invisible et perpétuel corps-à-corps quand la disparition de celui qu'il faut suivre se fait abruptement éclipse, silence, suspens, reflux aux confins du lointain. Corps-à-corps avec le vide, avec le rien, - avec "l'Ange" de l'impossible qui toujours conjugue lutte et chance. Car ce qu'il faut comprendre, par ce silence, dans cette éclipse, - en cette souffrance -, c'est qu'ils sont "l'expérience suprême du possible" comme le remarque André Néher qui affirme la positivité de la disparition en la recevant comme promesse et espérance.(292)

* * * * *

C) - SYM-PATHIE:

- "Le Père lui-même n'est pas impassible!
Il souffre une passion d'amour."-

- Origène - "Homélies sur
Exéchiol"6,6. -

- "Si Dieu était exclusivement le Tout-Puissant, il n'y aurait aucune interdépendance, car la création n'est rien pour le Tout-Puissant, mais elle est quelque chose pour l'amour."

- S. Kierkegaard - "Dans la lutte des souffrances" p.65.

- "Il venait dans le monde.

Il était dans le monde." (Jn.1,9-10)

* L'homme étant un être éternellement second et dont l'existence est de part en part au participe, tout en lui s'inscrit dans les traces d'une précédence. Aussi n'y-a-t-il pas que le pas de la passion humaine qui soit à-la-trace, cette passion même s'opère dans une trace précellente. La transgression, l'altération, l'exode hors de soi, la médiation, la dé-création, la dis-parition: - il n'est pas une seule de ces épreuves que Dieu n'aie déjà pâti en lui-même.

La passion dé-créeante n'est pas unilatérale, elle est un échange, une inter-pénétration, un partage; en effet, si le Désirable qui promeut cette passion se tenait dans une immobile et apathique splendeur, Idée

pure ou suprême Abstraction, la tension de la folie du désir déclinerait alors dans une économie de sagesse graduelle, l'errance hyperbolique et la veille infinie de la pensée s'apaiseraient en itinérance progressive et consommable en repos. Or l'être de l'homme n'est pas second et dépendant par accident et temporairement, mais il l'est absolument, par nature et éternellement; et cela, seule une passion dialogale peut l'affirmer incessamment et en consacrer la pleine positivité.

- Seule une connaissance dialogale peut ouvrir, non pas à une connaissance conceptuelle de Dieu, mais à une co-naissance pathétique où l'homme se com-prend alors dans la situation même de Dieu. (293)

Dans la situation du pathos de Dieu. Pathos non clos, non relatif à lui-même, mais intentionnel, communiquant et transitif. Pathos par lequel Dieu s'arrache à sa Toute-Puissance impersonnelle, à sa souveraine indifférence, à sa perfection intouchable; pathos par lequel la sacralité de pur Signifié s'incline en Sainteté qui fait signe et supplie.

- La dé-crétion humaine, si elle est absolument nécessaire, n'est pas suffisante, étant seconde; elle est rigoureusement dépendante d'une autre passion, originaire et souveraine. En effet, il ne suffit pas que l'homme s'efface par passion dé-crétante afin de faire du vide, du "blanc" en lui pour devenir scriptible et informable, - cette dé-crétion kénotique n'est opérante que si du sens

déjà s'est fait lisible et informatif, scriptible et incisif.

Pour se faire ainsi efficient, le signifié doit donc s'ouvrir, se mettre en mouvement, "se risquer" au dehors, se donner, - se livrer. Il doit se faire signe faisant signe; s'ex-primer signe vivace afin de s'im-primor sens vivant dans le vide creusé en l'homme par dé-création. Et de même que l'informabilité de l'homme passe par la démesure d'un trépas incessant de lui-même, de même l'informativité de Dieu quant à l'homme passe par la démesure d'une passion infinie.

Dieu s'est fait signe pour faire signe aux hommes; or, "être signe consiste à se vider - comme dans une hémorragie sans coagulation - de toute son identité pour l'autre que soi - ou à se consumer en "pour l'autre" -, à brûler pour l'autre et à y consumer les assises mêmes de toute position pour soi qui se solidifierait, à immoler toute substantialité qui prendrait corps de par cette consommation et jusqu'aux cendres de cette consommation - donner signe de cette donation de signe - parler." (294)

* Dieu s'arrache à lui-même, s'évide et se consume pour se faire signe et se donner à l'homme; et cet exode de Dieu s'altérant hors de lui-même commence dés la Création où, comme le remarque Simone Weil, "Dieu se vide de sa divinité, s'abaisse, prend la forme d'un esclave", car "la Création, pour Dieu, n'a pas consisté à s'étendre, mais à se retirer. Il a cessé de "commander" partout où



il en avait le pouvoir."(295) La Création manifeste en effet moins la Toute-Puissance de Dieu que sa renonciation, son abdication; elle n'est pas une expansion ni un rayonnement de lui-même, mais est un retrait et une éclipse. Retrait de Dieu "s'effaçant" pour faire place à la Création; la Création est donc, dès l'origine, un sacrifice de la part de Dieu qui crée ainsi un "espace" pour le monde. Et cet espace ne se situe pas en-dehors de lui, à une distance inférieure, dans une différence qui lui serait indolore et étrangère, mais s'implombe en un écart intérieur, une déchirure interne: - ENTRE Dieu et Dieu.

La Création est comme une blessure toujours à vif dans l'intimité de Dieu; blessure non reçue de l'extérieur par quelque autre ou adverse Puissance, ni infligée par Nécessité, mais creusée et pâtie "sans raison", par pure Grâce et amour. Ce qui "déborde" ainsi de Dieu dans l'oeuvre de Création n'est donc pas sa Puissance, mais son amour, - amour infiniment désirant demeurant toujours Désir au long de sa prodigalité, de son abnégation, de ses réalisations et dons. Un tel débordement est alors diminution et douloureuse altération où s'enfante la possibilité de l'AUTRE.

C'est pourquoi le monde, étant Création "insensée" et gratuite, est une FABLE, - une Fable-Passionnaire dont le commencement n'en finit pas de commencer.

* Par la Création, Dieu se fait signe; et pour "donner signe de cette donation de signe", Dieu se fait

PAROLE: - il s'engage dans le monde, se fait solidaire et responsable de la Création en contractant l'Alliance. Alliance qui donne également la Parole à l'homme et promeut ainsi sa liberté et sa dignité.

- Par l'Alliance, l'histoire de la Passion divine inaugurée par la Création, s'installe dans l'histoire de l'homme, s'entretisse à cette histoire seconde douée d'une bouleversante liberté; s'entretisse fibre à fibre à la chair de l'histoire. Ainsi l'Alliance révèle que le pathos est la forme même de toute relation à l'autre. Pathos de l'attente, de la patience, du respect de la liberté de l'autre dont "tout" peut advenir. L'Alliance devient alors la maintenance vigilante de cette blessure interne ouverte par la Création, elle en sauvegarde la vivacité et la sensibilité.

L'Alliance consacre la positivité du temps et lui donne une teneur éthique irréductible en ce qu'elle rappelle incessement le passé à faire mémoire d'elle, en ce qu'elle réclame incessement au présent de s'engager dans cette obligation contractée et de tâcher de la réaliser et de l'honorer, en ce qu'elle exclame incessement le futur comme messianité, coopération, fidélité et révélation.

- L'Alliance est alors plus encore que la maintenance ouverte de la blessure première, elle est une intensification de cette blessure, car toute l'histoire de l'Alliance est traversée et déchirée par l'infidélité,



106

l'oubli et le reniement, la trahison et l'irresponsabilité des hommes, et les plaintes de Dieu ne cessent alors de resurgir; - "Mon héritage s'est comporté envers moi comme un lion de la brousse, il a poussé contre moi ses rugissements." (Jn. 12, 8)

Alors la donation de signe doit sans cesse s'exprimer à nouveau, à chaque rupture de "contrat" et perte de communication, Dieu doit opérer un nouveau "dévrouillage de communication"; or cela consiste toujours "dans la découverte risquée de soi, dans la sincérité, dans la rupture de l'intériorité et l'abandon de tout abri, dans l'exposition au traumatisme, dans la vulnérabilité." (296)

- Dieu n'en finit pas de s'abaisser, de s'exiler, se diminuer, de subir blessures, humiliations et trahisons, de faire patience et pardon, pour rouvrir toujours de nouveaux espaces de possibilité et d'échanges, pour rendre chance à tout Reste échu et perdu.

* Pour renouer ce dialogue toujours rompu, Dieu s'exile toujours plus loin, s'ex-prime toujours plus douloureusement hors de lui-même, - jusqu'à s'im-primer dans la Création.

- L'Incarnation est cette altération absolue; c'est Dieu venant apposer le sceau de sa Chair sur l'oeuvre d'Alliance, venant appliquer sa Signature à sa Parole en s'im-pliquant lui-même comme Seing. L'Alliance devient ainsi co-naissance totale et consommée par compénétration de l'histoire de la Passion divine dans l'histoire de

l'homme.

Dieu se médiatise, "s'échange", pour venir partager la situation humaine, pour venir rédimer tous les restes abandonnés, pour venir briser "le cadre de la négation du négatif"(297), pour venir assumer la finitude, glorifier la chair et dynamiser "l'imparfait". L'Incarnation dans la Création, c'est alors un redoublement de la déchirure interne: - blessure dans la blessure, creusement infini de l'écart intérieur. Celui dont le Visage de Toute-Puissance est invisible et terrifiant, s'en-visage alors par amour: - l'abdication touche à l'excès, car dans l'épaisseur et la vulnérabilité de la chair, le signe, destitué de tout pouvoir, ne se donne plus tant qu'il ne se mendie. Dieu mendie la reconnaissance et la ratification par l'homme de sa donation de signe; par là culmine la dynamique de la CONTRADICTION qui préside à toute l'histoire de la Passion divine et promeut toute l'histoire de l'Alliance, de l'échange, du dialogue et de la solidarité qui lie l'homme à Dieu.

- "La contradiction est la médiation"(298) écrit Simone Weil qui reconnaît en ce jeu de forces opposées l'axe fondamental de la communication entre Dieu et l'homme. Creux axial où chacun des termes opposés vient se "perdre" et s'exsuder afin de pouvoir établir un contact avec son contradictoire. Dieu inaugure ce procès de contradiction en se révélant aux hommes dans son contraire: - Dieu désaisi de soi-même, dépourvu de puissance, de

gloire et de plénitude, se soumet à l'épreuve systématique de la contradiction. Dieu incarné, dépouillé de soi, en la personne de Jésus, Dieu séparé de lui-même par le procès de Différence qu'est la filiation, investit son Autre de sa présence, de son Amour et sa Faveur par la Médiation de l'Esprit (Mat.3,13-17); - Esprit médiateur entre Dieu et Dieu, entre l'homme et Dieu.

- Esprit qui, après avoir consacré l'Autre de Dieu, va le conduire au désert pour le soumettre à la tentation: - "Alors Jésus fut emmené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable." (Mat.4,1) - Dieu séparé de lui-même s'exile au désert pour endurer l'épreuve de la solitude et de la tentation: - c'est là une épreuve suprême dans le procès de contradiction car par elle Dieu se met dans la situation même de l'homme engagé dans le contrat de l'Alliance et par là subit l'ordalie de la fidélité et de la responsabilité.

- "Souviens-toi de tout le chemin que Yahvé ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton coeur: allais-tu ou non garder ses commandements?" (Deut.8,2)

Cette question posée aux hommes, Dieu "se la pose" à lui-même et pour cela il "s'humilie, s'éprouve et sonde le fond de son coeur", il se charge de l'obligation de faire mémoire. Tout ce que Dieu a exigé des hommes, ses "contractants", il l'exige à son tour de lui-même: - "Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim." (Deut.8,3)

- "Il jeûna durant quarante jours et quarante nuits, après quoi il eut faim." (Mat. 4, 2)

Dieu partage donc la faim de l'homme: - double faim, celle du corps et celle du coeur; la faim de pain et la faim de parole.

- "Il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé." (Deut. 8, 3)

- "Ce n'est pas de pain seul que l'homme vivra, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu." (Mat. 4, 4)

FAIM infinie de toute la chair éprouvant l'absolu de son Manque et de sa dépendance; faim où s'introduit la tentation de réduire le Désir en besoin, de combler l'insuffisance en autosuffisance et puissance au lieu de l'ouvrir en obéissance et attente, de dévier la dépendance en servilité avide de gloire et de richesse au lieu de la creuser en prière et amour; de pervertir le visage en idole en pétrifiant l'image comme simulacre au lieu de l'exhausser "icône" en exsudant l'image dans la passion de ressemblance. - Mais c'est encore une autre tentation que de fossiliser l'"icône" dans une perfection de ressemblance au détriment de l'image, ie. de la chair, de la vulnérabilité et, par implications, de la fraternité (299). Car la ressemblance n'est jamais un état, comme l'innocence, mais relève de la dynamique et de "l'intempérance" de la marcho. On se met incessamment en marche vers la Trace,

mais jamais on ne peut s'y établir en un séjour enraciné.

* La Parole, en se faisant Chair, transforme sa "diction": - elle n'est plus "oracle" "frappant" d'en-haut, mais, obscurcie de silence et tremblée de vulnérabilité, elle devient suppliciée et se fait suppliante, - prière de mendiant se murmurant des bas-fonds du monde.

- "Dieu attend comme un mendiant qui se tient debout, immobile et silencieux, devant quelqu'un qui peut-être va lui donner un morceau de pain. Le temps est cette attente." (300)

Le temps de l'Alliance manifeste l'engagement et la solidarité de Dieu avec les hommes, le temps de l'Incarnation manifeste son attente et sa patience parmi les hommes. Le temps se fait mendicité.

Emmanuel Lévinas qualifie la donation de signe comme "un arrachement du pain de sa bouche" (301); quand tout le pain a été ainsi arraché et donné et qu'il ne reste plus rien, on ne peut plus alors qu'attendre que quelqu'un, peut-être, donne à son tour un morceau de pain. C'est cela le don véritable: tout donner sans rien épargner, jusqu'à accepter de devenir mendiant à son tour; la générosité du don doit savoir se retourner en humilité du recevoir.

- PEUT-ETRE: l'insécurité et l'incertitude atteignent ici leur comble et se font déréliction. Et ce mot, peut-être, n'appartient alors déjà plus, en un sens, "au vocabulaire de l'homme", tout comme le mot "Laken! Pourtant!"

qui casse l'impossible; mais le mot peut-être ne brise pas de front l'impossible, - il gît à son seuil comme un mendiant que nul ne parvient à chasser ou à décourager, et à force de persévérance, d'attente et d'endurance, il s'imisce dans l'impossible, déhisce ses racines dans l'épaisseur de l'impossible jusqu'à faire éclater, de l'intérieur, le bloc d'impossible. Ainsi le pardon désœuvre le mal de l'intérieur.

- La donation de signe est donc tout l'inverse d'une imposition extérieure de sens; étant supplication, mendicité, "pauvreté", elle est à la limite davantage une demande qu'un don, et s'opère dans la perte.

- "ME VOICI! JE ME TIENS A LA PORTE, ET JE FRAPPE." (Apoc. 3, 20)

* C'est ici que se rejoignent et se compénètrent le plus puissamment passion divine et passion humaine; c'est sur ce seuil que la personne seconde, interpolée, doit prendre charge et relève de cette donation de signe, - donc de cette blessure intérieure. Prendre charge en recevant la donation, prendre relève en la retournant alourdie de son consentement et de sa propre passion et allégée par sa propre mendicité, à celui qui la donne. Il ne suffit pas de recevoir la donation, il faut encore et surtout la réclamer, la désirer.

- "Qu'est-il arrivé? La pierre est sortie de la montagne.

Qui s'est éveillé? Toi et moi.

Langue, langue. Etoile-soeur. Terre-voisine.

Plus pauvre. Ouverte. Natale.

Où cela allait-il? Vers du sonne-encore.
 Avec la pierre, avec nous deux.
 Coeur et coeur. Trouvé trop lourd.
 Devenir plus lourd. Etre plus léger."(302)

- La poétique de la contradiction en ses glissements et retournements atteint ici un degré extraordinaire de communication dont elle touche le "coeur" et manifeste le "mystère": - ce qu'apporte la donation de signe en sa prodigalité, c'est l'exigence de dé-création, - "le glaive", la lutte, l'arrachement, sont organiquement liés au don. Car la donation de signe est un don de nature "ontologique" et "eschatologique" qui ne peut être reçu qu'au prix d'un travail (qui est passivité désœuvrante) semblable à celui opéré, enduré, par le donateur; (ainsi le par-don ne devient-il vraiment efficient que si le pardonné "répond" de la sorte à son interlocuteur). De telles donations relèvent de la gratuité et de la "folie" de la grâce, - or la grâce, si elle est "sans pourquoi", n'est pas sans effets, n'est pas indolore: la grâce est une "catastrophe" radicale (ainsi l'innocence, ainsi la beauté). Engendrée par et dans la kénose divine, la grâce ne peut réellement être reçue, être "mise-au-monde", que par et dans une kénose humaine. Le vide appelle le vide.

- Paul Claudel donne un remarquable commentaire de ce verset de l'Apocalypse:

- "Ecco sto ad ostium et pulso. Voici que je me tiens à la porte et je frappe (en latin pulso veut dire aussi je

pousse.) - (...)

Enfin nous sommes tout seuls par une nuit de tempête dans notre maison solitaire et désolée, et tout à coup l'on frappe! Ce n'est point la porte ordinaire, c'est à cette vieille porte qu'on croyait condamnée pour toujours, mais il n'y a pas à s'y tromper, on frappe, on a frappé! On a frappé en nous et cela nous fait mal, comme l'enfant qui bouge dans une femme pour la première fois. Qui a frappé? Il n'y a pas à s'y tromper, c'est Celui qui vient comme un voleur au milieu de la nuit, Celui dont il est écrit: Voici que vient l'Epoux, sortez à sa rencontre! Et nous écoutons, palpitants. Peut-être ne frappera-t-on qu'une fois. Peut-être se battra-t-il toute la nuit contre la porte, comme parfois jusqu'au matin nous entendons ce volet exaspérant qui ne cesse d'arloquer et de battre. Mais c'est un tel ennui de se lever et de déclorre cette vieille porte! (...)

Cependant on a frappé. Et comment nous a-t-on frappé? Dans nos affections, dans notre fortune, dans notre chair. Dieu ne frappe pas seulement, il pousse. Tantôt une poussée violente, une épreuve à fond de notre résistance, tantôt une pression insistante, gênante, continue. Il ne pousse pas seulement, il bat (pulso, pulsation), comme les artères douloureusement autour d'une meurtrissure. Il touche, d'une de ces touches soudaines qui arrêtent le cœur. Ou simplement il se mêle à chacun des battements de ce cœur qu'il a fait et qu'il ne cesse de nous faire, de cette forge en nous qui ne cesse de frapper

les sensations et les idées. Il ne cesse de nous ausculter. Et toujours, partout, il ne rencontre que cette paroi dure et inerte."(303)

- Ce texte met admirablement en lumière l'ambiguïté et la complexité apparentes qui jouent dans ce rapport des contradictoires: - Dieu se révèle à l'homme dans son "contraire" et lui manifeste son "commandement" sous forme de supplication mendicante; il donne "tout pouvoir" à l'homme qui se tient alors face au Dieu-Trés-Bas comme un souverain tout puissant doué d'une absolue liberté. Les "rôles" sont inversés, toutes les règles déjouées, tout "se risque": - l'amour de Dieu en l'homme, la liberté de l'homme en Dieu; amour divin et liberté humaine se mettent ici dans un péril total et se font dramatiques.

- Peut-être va-t-on ouvrir: - alors l'Autre attend, dans une nuit sans fin, une insécurité alarmante, aggravant continuellement sa blessure. La folle et improbable possibilité du peut-être défie l'infini de l'attente la plus nue, la plus vide, défie l'impossible.

Mais sitôt la "porte ouverte", la donation reçue, le signe s'emporte à nouveau, se dérobe à la pleine saisie, laissant celui qui s'était enfin arraché à lui-même pour venir à sa rencontre sur le seuil vide, à son tour exposé au Dehors, à la nuit, au silence. Donation inconsommable; le mendiant ne frappe à la porte du sédentaire que pour lui rappeler sa vocation nomadique et lui apprendre l'irréductibilité de la faim.

- "Je dors, mais mon coeur veille.
 J'entends mon bien-aimé qui frappe.
 "Ouvre-moi, ma soeur, mon amie,
 ma colombe, ma parfaite!
 Car ma tête est couverte de rosée,
 mes boucles des gouttes de la nuit."

.....

J'ai ouvert à mon bien-aimé,
 mais tournant le dos, il avait disparu!
 Sa fuite m'a fait rendre l'âme.
 Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé,
 je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu!" (Cant. 5; 2&6)

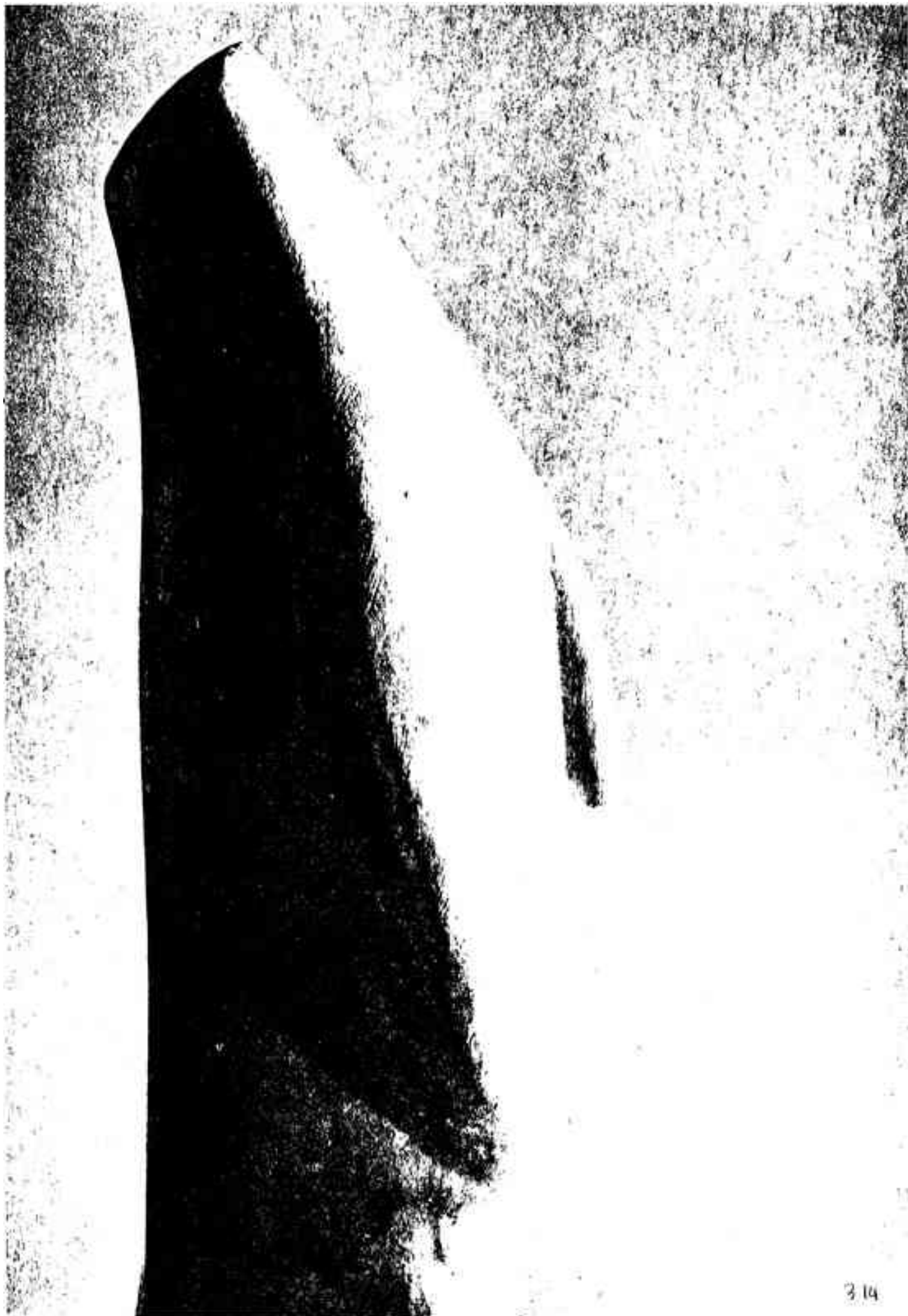
- L'Autre a dis-paru; - peut-être va-t-il revenir;
 alors c'est au tour de cette personne seconde et interpellée
 d'attendre et de veiller, de mendier et de courir à la
 poursuite du signe.

L'axe des contraires s'est retourné; Dieu s'étant
 de la sorte rendu "captif" de l'homme (s'étant "perdu"
 et déchiré en l'homme et pour l'homme auquel il se livre),
 rend l'homme sensible à cette captivité par l'insistance
 de sa mendicité et la patience de sa supplication; l'homme
 se découvre ainsi le "gardien" de Dieu, d'un Dieu-Trés-Bas
 et souffrant qu'il doit alors "libérer", "prendre en
 charge", qu'il doit relever de la faim et de l'humiliation.
 C'est cette folie de la contradiction et cette "violence"
 de son retournement qu'exprime la poésie de Thérèse d'Avila:
 - "Je vis, mais sans vivre en moi,

Et mon espérance est de telle sorte
 Que je meurs de ne point mourir!
 Je vis désormais hors de moi,
 Depuis que je meurs d'amour,
 Parce que je vis dans le Seigneur,
 Qui m'a voulue pour lui;
 Quand je lui donnai mon coeur,
 Il y grava cette devise:
 Je me meurs de ne point mourir!
 Cette divine prison
 De l'amour par lequel je vis
 A fait Dieu mon captif
 Et rendu libre mon coeur,
 Mais j'éprouve un tel martyre
 De voir Dieu mon prisonnier."(304)

* Le signe a disparu afin d'accomplir son oeuvre
 de signifiante, afin de porter en tout lieu sa donation,
 - sa chance -, - jusque dans les moindres recoins de la
 Création où gisent les restes échoués et égarés (Mat.9,13).
 Car si par l'Incarnation Dieu entre dans les limites de la
 situation humaine, par la Passion il partage le pathos de
 la condition humaine: - il vient se mettre dans la situa-
tion de l'homme abandonné par Dieu; de l'homme sans Dieu,
 perdu dans le silence d'un monde désert, privé de présence
 et de sens. C'est la finitude consommée, la passivité pâtie
jusqu'au bout; ultime redoublement de la blessure intérieure.

De la Création à l'Incarnation, Dieu ne cesse de



se renoncer, se déchirer, s'altérer, s'abaisser, se diminuer; dans la Passion, Dieu consomme encore cette séparation interne; s'étant médiatisé, il livre son propre Médiateur à une solitude absolue: - alors il ne s'altère même plus, il se perd, il ne s'abaisse même plus, il tombe. C'est Dieu abandonné par Dieu.

C'est ici que le procès de contradiction atteint son point crucial: car c'est tant comme Dieu que comme homme que Dieu s'éprouve ainsi, se blesse, s'abandonne, s'oublie, se soumettant à la tentation du désespoir, de la fuite et du reniement qui vient toujours livrer lutte et séduction à tout homme abandonné par Dieu. C'est en "mourant" de la sorte à lui-même que Dieu co-naît alors le plus intimement à l'homme dont il partage "in vivo" l'angoisse et la détresse.

- "Mon âme est triste à en mourir." (Mat. 26, 38)

Partage enduré jusqu'au point où l'épreuve se fait intolérable et dépasse les limites humaines qui la repoussent.

- "Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi!" (Mat. 26, 39)

Point ultime du plus haut suspense où surgit l'alternative la plus abrupte et la plus dramatique: se soumettre ou se démettre, l'obéissance ou la tentation et le refus.

- "Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux." (Mat. 26, 39)

Dieu, homme, abandonné par Dieu, (et par

l'homme), il s'en remet à Dieu dans la nuit même de son éclipse insondable et "rend la parole" à Dieu dont l'inouï silence se redresse alors dialogue.

- Dialogue hors sens, hors langage et attente, s'établissant dans l'impossible, là même où toutes les voix se sont tues; dialogue resurgissant de son extrême contraire: - le silence dévastant de la Passion, de l'abandon, de la détresse; double silence, celui de Dieu disparu, celui de l'homme dé-créé.

"Par son propre abandon par Dieu, le Crucifié donne Dieu aux abandonnés de Dieu." (305) - C'est bien comme suprême donation qu'il faut comprendre le silence de la Croix qui efface jusqu'aux cendres et la poussière de cette consummation, et non comme "tragique malentendu" (306).

Il n'y a là ni tragique ni malentendu; il n'y a qu'un silence infiniment pathétique par lequel Dieu se retire de Dieu, se déchire de Dieu, s'absente et dis-parait hors de lui-même, creusant ainsi un vide où la Création se néantise, où tout sens se suspend, où l'appel et la question de l'homme (et de Dieu) à Dieu, ne recevant aucune réponse, se retournent alors consentement et obéissance, et se relèvent désir. Par là la contradiction accomplit son office de médiation et "réalise" son oeuvre d'information, de manifestation et de co-naissance.

- "Dieu n'est révélé comme Dieu que dans son contraire, dans l'absence de Dieu et l'abandon de Dieu. Concrètement, Dieu se révèle dans la croix du Christ abandonné de Dieu.

Sa grâce se révèle chez les pécheurs. (...) Il révèle son identité on ceux qui ont perdu leur identité: les hors-la-loi, les malades, les déshérités et les méprisés, et se reconnaît comme le Fils de l'homme au contact de ceux qui sont dépouillés de leur humanité."(307)

- Ce qu'Abraham n'eut pas à faire à Isaac, Dieu l'a fait à son propre fils et s'est imposé à lui-même un acte d'absolue transgression; il se "convoque" à son tour sur le sommet d'une colline, et là exige de lui-même un sacrifice à pâtir jusqu'au bout; et non seulement il ne s'épargne pas et ne se substitue nul remplaçant, mais il ne se prête aucun secours ni consolation. L'appel qu'il lance désespérément à lui-même demeure sans réponse et toute parole s'abîme en ce silence. Le Verbe s'est fait Chair et la chair s'épuise en CRI d'abandonné.

- "Or, Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit."(Mat.27,50)

- Cri: où la parole se transfond dans la chair et la chair dans le silence et la nuit du Dehors.

Par là se perce une ultime trouée dans le procès de signifiante par laquelle le signe peut alors s'instaurer dans le corps du texte désœuvré et lui donner sens (Rm.9,32), permettant ainsi que pas un seul "mot" ne se perde (Jn.3,16), pas un seul reste ne soit abandonné.

- La Fable du monde est un texte "imparfait" qui n'exclut nul "mot" et qui toujours "s'évide" dans ses marges pour souligner, - pour rédimer - toute rature;

la Fable du monde est un Désir qui "aime" jusqu'aux "indésirables" et qui accueille tout vocable, fût-il obsolète et dissonnant. La dissonance et l'obsolescence sont même ce qui produit le style, le rythme et la "beauté" de la Fable du monde qui sans cesse "introduit" la Fable du visage.

* * * * *

2) - NUIT, NUIT, LA NUIT:

- "Tout ce qui a lieu en ce monde
ne vaut que comme ordalie ou
comme signe. Tout est balance."

- S. Weil - "C.2" p.190-

* C'est donc dans les pas de cette théopathie, dans les traces de cette donation de sens (dans le "blanc" de ce texte s'écrivant en s'effaçant), en réponse à ce renoncement, qu'il faut comprendre les épreuves de la dé-création humaine. La sym-pathie stigmatisante de Dieu qui ouvre la communication au monde et à l'homme et qui porte cette communication à l'excès de sa déchirure, ie. jusqu'à la "communion" la plus intime au cœur même de la différence, lorsqu'elle vient toucher l'homme et se laisse recevoir par l'homme, se fait alors également

stigmatisante pour l'homme; - la sym-pathie de Dieu est —
pour l'homme catastrophante.

A) - L'EXTREME-MALHEUR:

- "La souffrance est souffrance lorsqu'on ne peut plus la souffrir, et, à cause de cela, en ce non pouvoir, on ne peut cesser de la souffrir."

- Blanchot - "E.I."p.63.

- "Mais nos visages? Que sont-ils devenus?
- Des masques. Prêtés à celui qui n'a pas de visage."

- E. Wiesel - "Entre deux soleils"p.29.

* L'extrême-malheur, lorsqu'il vient frapper et accabler l'innocent, se dresse alors contre lui comme le grand contradicteur du monde, le grand négateur de la vie et détracteur de l'existence, comme le grand offenseur du visage et calomniateur de toute altérité, - et par excellence comme le "grand inquisiteur" ouvrant à Dieu un procès.

- Destruction et dé-figuration: - le mal-heur

arrache l'homme du cours de la chance et le fourvoie dans le contre-courant de la més-aventure et de la malé-diction:

- le texte du monde se déchire, se dés-oeuvre et se fait insensé jusqu'à l'absurde, s'écrivant au rebours des mots, à l'envers de la vie, du sens, de la justice; la Fable du visage se fait parodie et se retourne en dis-grâce.

- "Et le mot visage n'a plus de sens." (308)

Il n'y a plus que des mots évidés et déréalisés, des mots déchus dans l'inanité où il n'est plus possible de parler et cependant impossible de se taire.

* Le mal-heur, c'est "l'impossible" réalisé, s'incarnant dans le vif de la chair: - impossible négatif et anéantissant, celui du mal et de la mort "co-habitant" avec et dans l'innocence et la vie; c'est le là du mal et de la mort prenant saisie et possession du là de l'être de l'homme au monde. Là qui est contre-lieu et non-lieu, ie, mise-en-abîme et échec du lieu où tout s'effondre, s'écartèle et s'oppose: - mi-vie/mi-mort, mi-être/mi-néant; - ni l'un-ni l'autre.

C'est l'introduction dans l'AUTRE-SCENE, insituable et impénétrable, étant nulle-part et partout, - entre-scène et outre-scène -, où il est cependant imposé à l'homme de se tenir, hors texte et sans visage.

Là se tient Job de bout en bout. (309)

- Autre-scène de la chair où introduisent la

maladie, la faim, la souffrance, l'agonie. Par elles, tout se fait chair: - chair suppliciée, transsudée de néant. Il n'y a plus de pensée "abstraite", - la pensée s'implombe dans la douleur physique, se transfond dans la sueur et le sang. Pensée toute d'alarme et de détresse aliénée à l'emprise de la faim, de la fièvre, de la peur et des larmes qui la submergent et l'emportent dans leur crue en une hemorrhagie sans fin où se perdent vie et sens mêlés.

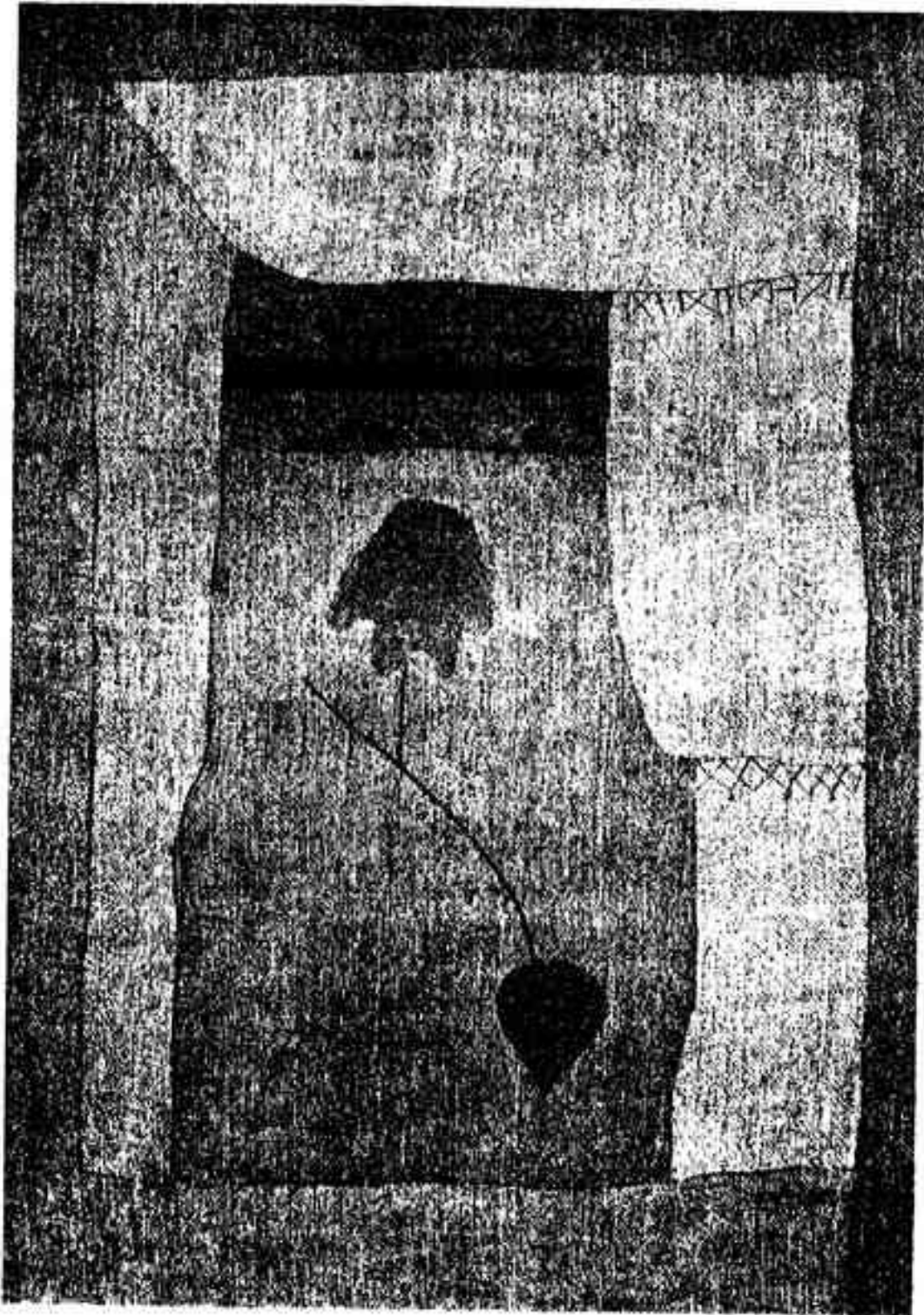
Le temps particulier du corps malade impose absolument son rythme et sa "loi" au temps de la pensée: - pensée discontinue, sans cesse heurtée, bafouée, fracturée; pensée en rupture de mots et d'imagination face au scandale injustifiable qui la défie. Pensée devenue folle et impuissante. Pensée ruinée, obsolescente, rouée de nuit.

Alors toute communication est rompue.

- Dans le malheur, il n'y a plus de rapport au monde; le corps souffrant ou affamé tombe dans l'incapacité d'établir une relation ouverte et compréhensive avec le monde dont il ne peut plus "goûter" la saveur; c'est la perte du goût, la nécrose des sens; toute la sensibilité est précipitée sous le choc de la souffrance en un bloc insoluble et "indifférent" qui choit au tréfond du corps devenu chose.

Corps creusé, dévasté, resserré sur un vide strident qui le tient en alerte constante: vide de la mort en expansion.

La souffrance évoque la mort, mais sans jamais .



CHANT ARABE, 1932 (Arabisches Lied). Huile, 96 x 111 cm.
Galerie Phillips, Washington D.C.

la nommer complètement; elle insinue une menace tout à la fois floue et aigüe, incertaine et imminente. Le corps est suspendu dans un péril permanent; il va casser d'un instant à l'autre; il ne se lit plus alors à partir et en vue de la vie, mais à partir de la mort seule.

Corps impropre et étranger devenant presque "ennemi", où l'homme ne se reconnaît plus et ne comprend plus rien, s'échouant "parmi les cendres" comme Job qui "ne voit plus sa route"(Jb.3,23) étant enclos sur lui-même, rivé à sa blessure et sa misère. Le corps perd toute ouverture et porosité au monde et aux autres, il se scelle sur son propre délabrement; - décombres et chaos où la pensée s'épuise d'incompréhension et d'isolement.

- Autre-scène du coeur donc, car toute communication est coupée entre l'homme souffrant et les autres, les "sains" et les valides. N'appartenant plus aux vivants et pas encore à la mort, le malheureux tombe "au-dessous" des uns et à côté des autres, dans un entre-deux qui est solitude et abandon. Sa parole, exténuée dans la plainte, demeure sans écho ni réponse; tout dialogue est brisé, les voix se parlant de trop loin pour pouvoir s'entre-entendre. Alors le silence installe une mésintelligence déchirante entre le malheureux et les autres qui ne parlent plus la même langue et dont la pensée ne passe pas par le même creuset de la souffrance. Toute rencontre devient de la sorte malencontre et affrontement, comme celle de Job et ses amis.

- "Jusqu'à quand parleras-tu de la sorte,
et tiendras-tu des propos semblables à un grand vent?" (Jb. 8, 2)

- "Ton verbiage rendra-t-il muets les autres,
te moqueras-tu sans qu'on te confonde?" (Jb. 11, 3)

- "Que de fois ai-je entendu de tels propos,
et quels pénibles consolateurs vous faites!
Y aura-t-il une fin à ces paroles en l'air?" (Jb. 16, 2-3)

- "Jusqu'à quand allez-vous me tourmenter
et m'écraser par vos discours?
Voilà dix fois que vous m'insultez
et me malmenez sans vergogne." (Jb. 19, 2-3)

Tel est le "dialogue" impossible, totalement incommuniquant et adverse qui s'échange entre Job et ses amis et ces discours parallèles ne cessent de se distancer en une incompréhension hyperbolique qui exaspère toujours davantage la colère des uns et aggrave la douleur de l'autre.

- Le malheureux en appelle à une com-passion pure et simple; sa parole n'est plus de l'ordre du discours mais de la supplication et du silence. Etant devenu, de par la démesure et le scandale du malheur un esclave sans maître, exilé de toute loi et de tout ordre, - car l'extrême malheur détruisant tout visage et effaçant toute trace instaure partout l'anonymat -, il ne relève plus d'un procès ou d'un débat et nul ne peut lui parler "en maître". Le malheureux n'a besoin (d'un besoin impérieux et urgent) que d'un seul mode de parole: - qu'on lui parle

en frère. Exclu de la chance du monde et de la vie, du sens de l'existence et de la dignité de la présence, il ne lui reste plus que l'asile de la solidarité et de la fraternité.

Dans la compassion il ne s'agit pas de se substituer à l'autre en prétendant évaluer et connaître sa souffrance et sa déréliction; la compassion exige un respect profond de l'autre en son affliction et doit s'éprouver du fond même de l'infinie distance qui sépare dramatiquement le malheureux des autres. La compassion doit seulement travailler à vivre cette irréductible distance comme mode étrange et déchirant de "proximité" et d'être-avec l'autre. Com-pâtir, ce serait tenir vigie fidèlement avec le malheureux dans son attente, partager son interrogation et son étonnement face à l'injustice inexplicable et inexcusable qui l'accable, et tenter, à force de patience et de refus de toute fausse justification, d'épuiser cet excès du mal. Comme le pardon est un travail infini de veille et de refus de la part de l'innocent pour consommer l'horreur du mal commis par le coupable, ainsi la com-passion doit être un effort de soutenance et de remise-au-monde de la part de "l'ami" envers le juste souffrant. Car le mal n'a jamais d'excuse et de raison, qu'il soit commis ou subi; il ne relève pas du jugement et ne s'inscrit dans nul ordre ou totalité; il ne relève que de la passion de la pensée et ne peut être combattu que du fond des "entrailles du coeur."

C'est cela que découvre Job et que méconnaissent

ses amis qui opposent implacablement à chacune de ses plaintes un long procès d'accusation, tentant par là de résoudre le scandale du mal par un raisonnement fondé sur une logique réductive et une morale mercantile. Leur désolidarisation devient alors rupture dramatique de fraternité, reniement et abandon, - et l'infamie qu'ils imposent ainsi à Job devient en fait outrage même à Dieu.

Le malheureux privé de compassion ne peut plus alors qu'attendre à vide, - sans venue -, que parler à vide, - sans réponse -, que souffrir à vide, - sans consolation -; qu'aimer à vide, - sans réciproque.

* Vide et désert où se lèvent alors la honte et l'angoisse.

- La honte c'est l'autre-scène du moi qui se découvre déchu, renié par les autres qui le jugent et l'accusent, le chargeant de la responsabilité du mal qui le détruit. Le malheureux ainsi abandonné et condamné par autrui ne peut même plus communiquer avec lui-même: - il est reprojeté dans l'abîme du manque d'où il n'avait pu s'exhausser que grâce à l'appui de la reconnaissance et du contact des autres. Son moi n'est plus un Je, il n'est plus qu'un cela. Il tombe dans l'inanité des choses.

Et non seulement il n'a plus de visage, puisque les autres le lui refusent, mais il doit encore subir le supplice d'un masque qui l'assigne à une pseudo et invivable "présence" au monde; masque grotesque, caricatural, qui le "dénonce" aux autres, - comme le masque difforme de

"L'Homme Qui Rit" livre le cri de l'homme souffrant travesti en parodie de sourire en proie au rire de la foule (310).

Exilé de toute fraternité, privé de communication, le malheureux ne peut cependant pas s'enfuir ni s'oublier; le regard des autres se retourne contre lui et, l'encerclant, ne cesse à la fois de le refouler vers l'abîme de son manque et de l'obliger à s'exhiber dans cette nudité même.

La honte, c'est cela: - l'ob-scénité faite au malheureux forcé de comparaître dans son mouvement même de disparition, ie. sans visage, sans nom et même sans peau. Ob-scénité infligée à l'extrême pudeur d'un être dont le néant est mis-à-nu, dont la blessure est mise-à-vif. (Honte originaire subie par Adam et Eve fuyant le regard de Dieu dès qu'ils ont acquis, non par patience et humilité, mais par ruse et tentation, la connaissance de leur manque d'être éprouvé alors non comme chance et possibilité, mais comme privation.)

Par cette ob-scénité le malheureux se trouve "aliéné" sans recours à lui-même, - mais c'est un soi qui n'est plus sien, qui n'est plus rien. Son moi est devenu un cela, il ne peut ^{même} plus ^{penser} que Je est un autre car il perd tout à la fois l'identité et l'altérité; il n'est plus qu'un quelque chose informe et étouffant.

-"(le mal) m'a jeté dans la boue,

je suis comme poussière et cendre."(Jb.30,19)

- Cette autre-scène du visage fait de l'homme un

insensé égaré sans raison dans un monde absurde et hostile;
le malheur où l'être de l'homme se dissout et se ruine de
la sorte est alors ressenti comme un véritable "attentat
métaphysique" qui frappe l'homme de terreur ontologique
et l'assigne à l'angoisse.

- "N'est-ce pas un temps de service qu'accomplit l'homme
sur terre?

N'y mène-t-il pas une vie de mercenaire?"

- "Et c'est pourquoi je ne puis me taire,
je parlerai dans l'angoisse de mon esprit,
je me plaindrai dans l'amertume de mon âme." (Jb. 7;1 et 11)

- C'est le règne du sans-pourquoi et de l'absence
de toute finalité, et dans ce chaos d'absurde toutes les
traces s'effacent: - celles de soi-même au monde, celles
des autres et celles de Dieu. Cette éclipse des traces
entraîne alors dans sa violence un jeu de "contre-preuves".

Puisque tout témoigne contre le sens et la jus-
tice, contre la vie et l'homme, contre l'espoir et la foi,
alors tout ne témoigne-t-il pas contre la Sainteté de Dieu?

C'est ainsi, accablé de tant de contre-preuves,
que Job se rebelle:

- "Est-ce bien pour toi, de me faire violence,
d'avilir l'oeuvre de tes mains
et de favoriser les desseins des méchants? "

- "Tes mains m'ont façonné, créé;
puis, te ravisant, tu voudrais me détruire!" (Jb. 10;3 et 8)

- Alors il s'égare dans une incertitude tragique envers lui-même et envers Dieu; incertitude où confluent détresse, soupçon, révolte et amertume. Le malheureux se reconnaît "maudit".

- "Puis tu m'as gratifié de la vie,
et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle.
Mais tu gardais une arrière-pensée." (Jb.10;12-13)

L'excès de mal et d'injustice que subit Job lui fait ainsi soupçonner une ARRIERE-PENSEE de la part de Dieu: - une pensée cachée, tapie quelque part où l'homme n'a pas accès, une pensée hors-loi, effrayante, qui défie la raison, la logique, la justice; - qui obscurcit l'Alliance, et même la Création.

* C'est donc l'AUTRE-SCENE de Dieu: - d'un Dieu dont la pensée se révèle folie et démesure, dont la Sainteté s'affirme mystère infrayable et exigence infiniment transgressive, dont le Visage se fait nuit-blanche dissolvante.

Visage invisible et absent, et cependant terriblement "présent" et fixe.

- "Cesse donc de me fixer, pour me permettre un peu de joie" (Jb.10;20) s'écrit Job exténué d'une souffrance qu'il ne peut absolument plus supporter et dont il ne peut absolument pas se démettre et se reposer. Job est enchaîné à sa souffrance aussi sûrement que Prométhée à la montagne, et comme lui, il endure sans fin ni mesure l'insomnie de la malédiction.

* Et c'est ici que tout se joue, que "tout se risque", à ce degré qui chute bien au-dessous de zéro, dans l'infini du négatif, dans l'autre-scène du visage, - celui de l'homme et celui de Dieu -; dans l'autre-scène de l'histoire, - celle de l'homme et celle de Dieu.

Ce qui se joue en cet effondrement, c'est le destin même de l'homme: - exsudée sa souffrance, sa pensée peut tout autant sombrer dans l'aveuglement stérile que s'ouvrir en voyance; humiliée par l'implacabilité de la Nécessité, la liberté peut tout autant renier Dieu et se démettre de toute allégeance que consentir et se soumettre; frappé de néant, son être peut tout autant subir cette dissolution comme destruction que comme décréation, et l'existence comme absurdité révoltante que comme mystère. Enfin, étant scandaleusement bafouée, sa dignité peut tout autant être reniée et par contre-coup pourchassée en autrui, que réaffirmée et relevée en soi et en l'autre.

Ce qui se risque ainsi c'est donc tout à la fois le sens de la "filiation" et celui de la fraternité.

- C'est ainsi que l'excès de malheur, de souffrance, d'injustice, conduit Ivan Karamazov à une révolte désespérée qui lui fait renier à la fois Dieu et les hommes. - "Je dois t'avouer une chose, commença Ivan, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. C'est précisément, à mon idée, le prochain qu'on ne peut aimer; du moins ne peut-on l'aimer qu'à distance." (311)

Le scandale du malheur qui révolte Ivan Karamazov qui veut "le pardon, le baiser universel, la suppression de la souffrance"(312) distord cependant ce désir de justice et le dévie vers l'impasse du refus et de la démission: - démission de responsabilité et de fraternité envers cette humanité perdue dans les rets du mal, démission d'Alliance avec Dieu auquel il rend "son billet d'entrée"(313).

Son désir de justice se distord sur le noeud même de ce scandale absolu qu'est le mal: - noeud crucial que nulle pensée ne peut dénouer ou rompre, sinon par quelque ruse; la raison prête toujours de fausses confidences au mal afin de l'"exerciser", de le maîtriser, de l'expliquer et d'en éluder l'angoisse; - ainsi procèdent les amis de Job. Alors la pensée "dépassé" ce scandale qui la rejette toujours si violemment dans ses limites, en le "sublimant" par la magie de la Beauté, de la Nécessité, du Destin ou d'une Totalité harmonieuse. La pensée se sauve ainsi en "sautant" par-dessus l'abîme du mal et, prenant alors un point de vue supérieur, elle considère tout, dont le mal, "sub specie necessitatis"; alors tout se résout dans la contemplation et la sagesse qui relativisent le malheur, déréalisent le mal, éludent l'angoisse.

- Mais c'est un saut illégitime qui dévie la pensée de sa vocation authentique: - celle-ci est de l'ordre de la passion. On ne saute pas par-dessus le mal, on y

descend et on le creuse par le dedans.

- L'athéisme, dont la pensée refuse toute magie et endure la passion imposée par le scandale du mal, opère cette descente et s'enfonce dans cette nuit; - mais cet aveuglement supporté dans le courage et la sincérité de l'angoisse frappe sa pensée de cécité: - la pesanteur insupportable et incompréhensible du mal implique la négation de Dieu. Il n'y a rien à voir. Le mal inexplicable dément l'existence de Dieu; le mal injustifiable dément la Sainteté de Dieu. Reste un monde désert et insensé dans le chaos duquel l'essence de la fraternité est remise en question; - dans cette épreuve, la fraternité peut être retrouvée avec un sens profond de la responsabilité et de la solidarité, comme elle peut être perdue. Il y a en effet un dramatique paradoxe qui peut retourner la révolte contre Dieu de la part de l'homme souffrant, de la souffrance même des innocents en révolte contre l'homme devenu alors coupable de sa souffrance de par la mort même de Dieu nié par le mal. Quand l'excès de mal nie l'existence de Dieu, un "trou" se creuse, - la "place" du coupable est alors vide; - l'homme la prend, accusant l'homme. Ainsi Ivan Karamazov ou Raskolnikov finissent-ils par dresser leur révolte, leur colère, autant contre Dieu que contre l'homme et cette double révolte obscurcit le sens de la fraternité jusqu'au point où la tentation du crime se substitue à la vocation du "gardienage".

- Comme l'athéisme, le prophétisme juif rejette

la séduction de toute magie qui prétendrait absoudre le mal; sa pensée se fait passion, affronte à nu l'angoisse du mal; le prophète est celui qui lutte avec Dieu, qui se rebelle contre Dieu. Mais ce même aveuglement que subit la pensée prophétique dans la nuit du mal ne se ferme pas en cécité radicale; - c'est un aveuglement qui se redouble dans le mi-nuit de la nuit du mal (cette Arrière-Pensée soupçonnée en Dieu) et qui pressent la possibilité de son retournement en "voyance".

- Car le malheur peut rendre "visionnaire": - il y a une "discipline de la grande souffrance" comme l'a reconnu Nietzsche, qui rend l'homme capable de se porter "jusqu'à la cime de son Être"(314). - Cime inversée ne s'atteignant que par le bas, ie. dans l'endurance d'une souffrance pâtie sans compensation ni consolation; comme une nuit où tout "s'éclaire" de par l'épaisseur même des ténèbres.

Ainsi Job entrevoit-il une Arrière-Pensée en Dieu qui remet en question, non pas son existence, car il sait que "son Défenseur est vivant" qui "le dernier, se lèvera sur la poussière"(Jb.19,25), mais sa Sainteté.

Non pas même sa Sainteté, car Job, s'il se croit lui-même "maudit", ne maudit jamais Dieu et sait qu'il finira par le voir "de sa chair" et que celui qu'il verra "sera pour lui" et lui rendra justice (Jb.19,26-27).

Ce que Job met en question, ce sont les voies et le mode d'être de cette Sainteté même, le mystère de

3/4



5.10.

sa Justice. C'est pourquoi Job repousse tous les discours de ses amis qui ne tiennent aucun compte de l'étrangeté foncière "des pensées de Shaddaf" (Jb.23,11-12) et qui, voulant tout simplifier, réduisent Dieu aux limites humaines. Car ses amis n'osent pas accomplir le saut du mal dans le monde au mal du monde; seul Job prend ce risque, et il prend Dieu à témoin: - "Mais j'ai à parler à Shaddaf, - je veux faire à Dieu des remontrances." (Jb.13,3)

- Ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'attitude de Job, c'est qu'il lutte incessamment du fond de son malheur pour sauvegarder la Justice et la Dignité tant des hommes que de Dieu. Job refuse de sacrifier celles de l'un au profit de l'autre, il sait que les deux vont de pair et ne peuvent être relevées qu'ensemble, d'un seul-tenant. L'Alliance et la fraternité sont liés par un lien vital, fondamental; le mal qui distord ce lien en noeud de scandale introduit en tentation: - celle de trancher le lien pour se débarrasser du noeud. C'est une telle tentation que Job rejette alors que ses amis y succombent, tranchant le lien au détriment de l'homme. Seul Job comprend que tout ce qui se fait au détriment de l'homme se répercute aussitôt au détriment de Dieu, - "Refuser la pitié à son prochain, / c'est rejeter la crainte de Shaddaf" (Jb.6,14); ainsi l'attitude des amis de Job aboutit au même échec que l'athéisme d'Ivan Karamazov: - à la désolidarisation et à la trahison de la fraternité.

Là est donc la "voyance" de Job qui seul

endure "la discipline" de l'extrême-malheur: - dans l'éclipse tragique du Visage de Dieu et la perte dramatique de son propre visage, il entra-voit la vérité du visage: - vulnérabilité et tendresse toujours enfantes, affamées de justice, de parole et de pain, Désir ne se réalisant que par et dans les autres.

- Cette "discipline" qui ouvre à la voyance atteint chez Simone Weil la dimension d'une ordalie, en ce qu'elle affirme que "pour penser le malheur, il faut le porter dans la chair, enfoncé très avant, comme un clou, et le porter longtemps, afin que la pensée ait le temps de devenir assez forte pour le regarder."(315)

Alors, par ce regard supplicié, incarné dans sa blessure, tout se renverse à nouveau qui déjà s'était effondré sous le coup du malheur; - c'est un retournement absolument nouveau et autre, inattendu et surprenant. - "Heureux ceux pour qui le malheur entré dans la chair est le malheur même du monde lui-même à leur époque. Ceux-là ont la possibilité et la fonction de connaître dans sa vérité, de contempler dans sa réalité le malheur du monde."(316)

* Ce malheur du monde, c'est le "malheur" d'un Dieu mendiant aux hommes, à chaque homme, la reconnaissance et l'accueil de son Visage, par et dans la rencontre et l'accueil du visage de chacun par chacun. Ce malheur du monde, c'est le "malheur" d'un monde qui est la blessure interne de Dieu; blessure "aimée".

C'est à cette misère qu'introduit l'extrême-malheur qui saisit les hommes; elle les y introduit et les sensibilisent à la plainte de l'Autre qui mendie et supplie. Cet Autre qui est autrui, cet Autre qui est Dieu, - cet Autre aussi qu'est mon propre moi.

- Aussi l'extrême-malheur qui dissout Job ne crée-t-il même pas sa misère, - mais il la lui révèle seulement(317); il la lui révèle dans sa chair. Et par là le malheur lui révèle la misère même de la condition humaine qui fait de chaque homme un pur possible entièrement dépendant du Dehors, et dont la délabilité et la fugacité ne relèvent pas d'un hasard factice et fatal ni d'une finalité supérieure et énigmatique mais d'une "absence de finalité" qui est "règne de la nécessité"(318).

Nécessité qui n'est pas ici de l'ordre du Destin, mais de l'ordre du mystère; du mystère qui préside à la relation (qui est épreuve infinie de fidélité, d'amour et de miséricorde) liant l'homme à Dieu et les hommes entre eux. Dans cette nécessité sans pourquoi ni finalité de ce mystère demeurant toujours mystère, le mal ne trouve donc pas de réponse; il demeure injustifiable et incompréhensible, résistant à toute fausse résolution par sublimation ou déréalisation. Il reste alors, non pas comme absolu éternel, mais comme fait se perpétrant incessamment, réalité indéniable resurgissant toujours à contre-temps du monde, à contre-diction de la Fable du visage.

- L'extrême malheur c'est alors l'épreuve de l'insensé du mal "à vide", c'est la passion d'une question à jamais sans réponse. Question vouée à l'insatisfaction, à la répétition indéfinie, donc à l'insomnie de la veille, à la fatigue désœuvrante. Il n'y a qu'une telle question qui puisse aller "jusqu'au bout" du mal en ce qu'elle ne l'excuse ni ne le légitime, et en ce qu'elle ne lui donne jamais la moindre "matière" à proliférer.

Dans le vide radical ouvert par la question de l'innocent malheureux, la violence du mal finit par s'épuiser et tomber en souffrance; le mal ainsi perd tout dynamisme, et d'actif, se fait passif. C'est pourquoi il faut pâtir le mal comme dé-création, et non comme destruction, afin de le dissoudre dans la dissolution même de son propre être souffrant; - comme le pardon, comme la com-passion, l'extrême-malheur doit opérer cette étonnante permutation ontologique: - anéantir le mal dans son propre néant, transformer la violence en souffrance, la souffrance en patience et la patience en oubli de soi.(319) Alors tout devient grâce, et tout est "chance", et l'impossible se transfigure en espérance où le mot visage retrouve sens, nom et beauté.

Alors l'autre est retrouvé et se redresse autrui dans la Trace du Tout-Autre; alors l'Autre est retrouvé et trans-parait Très-Haut dans la face du prochain.

* Toute l'oeuvre d'Elie Wiesel, qui est désœuvrement d'écriture dans la nuit de l'extrême-malheur et

parole incessante intentée au silence de Dieu, opère cette remarquable "alchimie" qui transfond la violence en douleur, dissout le mal dans la souffrance innocente et rédime par là la justice et la fraternité.

-"Tu voudrais éliminer la souffrance, dit Pedro à Michael dans "La Ville de la Chance", en la poussant à l'extrême: à la folie. Dire "je souffre, donc je suis", c'est devenir ennemi des hommes. C'est "je souffre, donc tu es" qu'il faut dire."(320)

La souffrance ne peut en effet pas poser et affirmer l'autonomie et la puissance de l'être de l'homme puisqu'elle ne se laisse "penser" que dans la passion créante d'une pensée devenue anonyme, puisqu'elle est le révélateur de la misère et de la dépendance de la condition humaine. Dire "je souffre, donc je suis", c'est scléroser l'aveuglement en cécité et refuser la "vérité" du visage, c'est se forclorre dans le leurre d'un moi autarcique et retourner la souffrance en violence, - donc co-opérer au mal. Mais celui qui arrive à dire du fond de sa parole déstituée, "je souffre donc tu es", atteint alors à cette voyance "surnaturelle" que le livre de Job met en scène, et la porte à son plus haut degré éthique. Il se sauve de l'esprit de vengeance et de violence et de la tentation de démission et d'indifférence.

C'est une telle indifférence qu'Elie Wiesel dénonce comme la pire déshumanisation lorsqu'il affirme "la nécessité de se cramponner à l'humain, de ne jamais désertor l'humain. Qui veut faire l'ange ne fait que des

grimaces.

C'est à l'intérieur de l'humain que nous trouvons et notre question et nos forces pour la cerner, ou, au contraire, la rendre universelle. Se réfugier dans une sorte de Nirvâna - que ce soit l'indifférence raisonnée ou l'apathie malade - c'est s'opposer à l'homme de la manière la plus absurde, la plus inutile, et la plus comode possible. L'homme n'est homme que parmi les hommes. Il est plus difficile de rester homme que de tenter de se dépasser. Choisis cette difficulté. Dis-toi que même Dieu s'avoue faible devant l'image qu'il a créée.(...)

Les vraies hauteurs sont comme les profondeurs vraies: on les trouve à notre niveau, dans le dialogue pur et simple, dans un regard chargé d'être."(321)

- Alors se découvre l'illimité de la fraternité dont le souci, la fidélité et la solidarité vont jusqu'à produire un véritable ^{épanchement} des uns aux autres, - une "transfusion" d'être des uns dans les autres, et une remise-au-monde des uns par et pour les autres.

Ce processus de remise-au-monde et au-visage des uns par et pour les autres que nous avons déjà souligné dans les oeuvres de Dostoïevsky, Claudel et Bernanos, se renouvelle avec une force remarquable dans l'oeuvre d'Elie Wiesel. Chez lui la fraternité se fait échange absolu, de dimension ontologique. Tant la joie que la souffrance relèvent de cette fraternité hors laquelle le mot visage perd sens et réalité. C'est ce qu'explique Michael, lui-même

"remis-au-monde" par un autre, à son compagnon dans la prison où ils sont enfermés:

- "Un jour la glace se brisera et tu te mettras à sourire: pour moi ce sera une preuve de notre force, de notre pacte. Puis tu te secoueras et les ombres te quitteront, comme la fièvre quitte un malade: tu ouvriras les yeux et tu te diras: "Je me sens mieux, mon mal est parti, je me sens différent." Tu me diras ton nom et tu me demanderas: "Qui es-tu?", et moi je te répondrai: "Je suis Pedro". Et cela sera une preuve que l'homme se survit, se transmet. Plus tard, dans une autre prison, quelqu'un te demandera ton nom et tu diras: "Je suis Michael". Et alors tu auras connu le goût de la plus vraie des victoires."

" - Michael arrivait à la limite de ses forces. Devant lui, la nuit, telle une montagne avant l'aurore, reculait.

L'autre portait le nom biblique d'Eliezer, ce qui signifie Dieu a exaucé ma prière." (322)

- Le nom de l'autre signifie toujours le Très-Haut et est toujours reçu par l'épreuve d'une lutte; le nom de l'homme n'est jamais un vocable isolé, il s'articule toujours aux noms des autres; le nom est un passage, - passage de l'homme à l'homme, passage de Dieu à l'homme. Et c'est seulement par le nom et le visage de l'autre que Dieu peut être "rencontré" et toute prière "exaucée".

* * * * *

B) - L'ABANDON:

- "Il est si proche qu'il est là-bas,
au-dehors, parmi les signes portés
par le lointain."

- Blanchot - "P.A.D." p.101 -

- "Dieu ici n'est pas dans les phrases humbles
ou grandiloquentes; il est dans la bouchée de pain...
- Que tu as eue ou que tu vas avoir?
- ... Que tu n'auras jamais."

- E. Wiesel - "Entre Deux Soleils" p.32.

* Mais quel Dieu peut être ainsi "rencontré" dans
le nom humilié, le visage dévasté, de l'homme anéanti par
l'extrême-malheur, dans un monde frappé par le mal absolu
et l'injustice, - sinon un Dieu dont le nom est silence et
le visage absence. Un Dieu donc, qu'il faut prier, attendre,
et aimer à vide, pour rien.

- "Dans l'Orient désert"... Il faut être dans un désert.
Car celui qu'il faut aimer est absent." (323)

- Cela est impossible et achève de consommer le
procès de dé-création, - mais c'est cependant là, dans ce
"néant", dans ce silence effrayant, cette douleur de l'a-
bandon, que la foi doit se lever, que la fidélité doit

s'exercer, que l'attente doit veiller.

Foi en l'homme et en Dieu, consentement au monde et à la vie, là même où se dresse avec le plus de force et d'âpreté la tentation du reniement, du refus, de la négation et de la désertion.

L'athéisme et la foi partent en effet du même point, - ce point en creux de l'Autre-Scène mise-à-nu par le malheur; mais s'ils partent du même point, et avec une semblable vigueur, rigueur et intempérance, ils ne vont pas dans le même sens. Pour l'athéisme, tout est fini, c'est un point de non-retour et il ne reste plus qu'à "rendre son billet d'entrée"; pour la foi, tout commence, c'est un point de non-détour et il faut continuer. (324)

Ainsi persévère Job qui cependant a parcouru et mesuré l'absence radicale de Dieu, - "Si je vais vers l'orient, il est absent; / vers l'occident, je ne l'aperçois pas. / Quand je le cherche au nord, il n'est pas discernable, / il reste invisible si je me tourne au midi." (Jb.23;8-9); il persévère dans le désert et maintient sa présence au monde dans la fidélité et l'allégeance à la Trace d'où pourtant tout éclat s'est éteint, toute justice semble exclue, - "Par le Dieu vivant qui me refuse justice, / par Shaddaf qui m'emplit d'amertume, / tant qu'un reste de vie m'animera, / que le souffle de Dieu passera dans mes narines, / mes lèvres ne diront rien de mal, / ma langue n'exprimera aucun mensonge." (Jb.27;2-4)

- Dieu "introuvable", absent de tous les points

cardinaux du monde, Dieu "irrépérable" et indiscernable; mais Job, bien qu'égaré, bien qu'esseulé absolument, bien que frappé de non-savoir par la violence de contradiction qu'impose l'excès de mal et d'injustice redoublé par le silence de Dieu, du fond même de son incompréhension et de sa révolte, pressent que cet abandon de Dieu, que ce silence et cette absence de Dieu, ne sont pas une clôture et une fin de sens, ne renvoient pas à un néant atone, mais ouvrent et creusent d'"autres voies".

Dieu est absent de tous les points cardinaux, car Dieu "est" dans la souffrance même de Job, dans sa blessure.

Il y a un insoupçonné, un inimaginé, de la part de l'homme vis-à-vis de Dieu; l'abandon de l'homme par Dieu dans le malheur introduit à cette obscure dimension de l'impensé.

Car ce que Dieu manifeste dans l'éclat de ses oeuvres et la gloire de sa justice intransigeante, ce n'est que sa Toute-Puissance; mais ce sont là splendeurs et oracles qui n'introduisent pas jusqu'au bout du mystère de la Personne divine, de sa Création et de son Alliance. Et ce n'est pas non plus une Indifférence souveraine, une suprême Impassibilité, que trahiraient le silence et l'éclipse de Dieu face au mal qui ruine le monde.

C'est "quelque chose d'autre", inquantifiable et inqualifiable, qui se désigne dans cet abandon: - l'abandon laisse percevoir un signe qui, comme le miracle, se situe hors du champ de la compréhension et de l'expérience

humaines et défie toute loi et toute logique, mais qui, à l'inverse du miracle, ne constitue nullement un témoignage extraordinaire attestant la présence salvifique de Dieu au sein de l'histoire humaine. C'est même là un signe qui porte un "contre-témoignage" accablant et qui fait "contre-preuve". Un signe exangue et insensé qui procède par l'absurde en conduisant la contradiction à l'excès: - absence est la présence de Dieu, silence sa parole, nuit son visage, violence son amour et non-intervention sa justice. Dieu est l'invisible-inaudible, l'intouchable, l'inassiguable; il gît dans "la bouchée de pain", dans la parole de tendresse et de consolation, dans le geste qui sauve et fait justice, - que l'on n'aura jamais.

- Alors Dieu n'est plus que cette attente même, attente sans venue, toute d'alarme et de détresse, toute de faim, d'angoisse et de fatigue. Attente la plus nue, "l'attente stérile, toujours plus pauvre et plus vide. L'attente pleine, toujours plus riche de l'attente. L'une est l'autre."; attente qui "change toute parole devenue lente et solitaire" en question. - "La question de l'attente: l'attente porte une question qui ne se pose pas." (325)

* L'attente, le malheur, portent une question qui ne se pose pas; - ils "portent" un Dieu qui "ne se pose pas", qui ne fait rien et ne dit rien. Mais ce Dieu garde le silence parce que, peut-être, lui-même a eu la "parole coupée" par l'attente et le malheur; et il abandonne parce que, peut-être, lui aussi se trouve déjà



abandonné dans le désert et les ténèbres. Attente commune et une, absolument partagée, de l'innocent malheureux et de Dieu souffrant, chacun tendu dans l'attente de l'autre, chacun toujours plus pauvre et évidé de soi, chacun toujours plus plein et riche de l'autre.

- "Il est écrit que Jérusalem désigne la porte du ciel. Tu y crois, toi? - Oui, dis-je. Tout ce qui est écrit et transmis ne peut qu'être vrai. - Il est écrit également que la prière y monte jusqu'au trône céleste. Tu y crois, toi?

- Absolument. - Comment expliques-tu, alors, que de toutes les prières répétées par les saints et les justes au cours des siècles, aucune n'ait été exaucée? (...)

- Tu ne sais pas répondre, fit-il d'un air amusé. Moi non plus. Je te choque? Qui te dit qu'il faut prier pour obtenir une faveur? Peut-être faut-il prier pour ouvrir une porte et rester sur le seuil." (326)

- Attendre, prier et supplier à vide: - juste pour ouvrir des perspectives autres et se tenir sur le seuil du Dehors qui toujours recule, et s'ouvrir à l'autre qui ne se laisse jamais saisir.

Dieu est pour l'homme s'oubliant dans l'attente cet impossible désiré; l'homme est pour Dieu se renonçant dans l'attente cette blessure aimée: - commune et solidaire attente renouant et consacrant l'Alliance au vif même de la plus irréductible déchirure, du plus total abandon.

* Dieu abandonnant le juste souffrant à sa déréliction dans la nuit du malheur est en effet lui-même déjà

abandonné; abandonné de lui-même par lui-même, pour l'homme. C'est en tant qu'abandonné et renoncé que Dieu s'est donné aux hommes; si donc il y a un "lieu" où le rencontrer et le toucher, c'est dans cet "espace" en marge, désert et infrayable de l'abandon.

Dieu ne se joue pas de l'homme lorsqu'il soumet Job à l'épreuve du malheur; il l'introduit, par-derrière l'éclat de la Création qui manifeste sa Puissance, dans l'Autre-Scène tant de la Création que de sa porpre Face: - il lui découvre le mystère même qui a présidé à l'oeuvre de Création et qui a consisté à s'appauvrir et s'évider; il lui révèle le revers de sa Face: - et c'est une blessure; blessure interne creusée par l'oeuvre de Création. - "Où étais-tu quand je fondai la terre"(Jb.38,4) demande Dieu à Job au sortir de son silence; et c'est au tour de Job de se taire car une telle question ne comporte aucune réponse mais transforme tout en question. Job lui-même se trouve par cette interrogation mis plus fondamentalement encore en question que par l'épreuve du malheur insensé qu'il vient de subir; il se découvre issu de la Passion de Dieu davantage que de sa Toute-Puissance, et par là lié à Dieu par un lien autre que celui de la seule dépendance de la créature à son Créateur.

Il s'agit d'un lien d'inter-dépendance, enraciné dans un amour tout de tendresse et de fragilité, de renoncement, d'attente et de patience; tout de Désir et de Passion.

- Par l'épreuve à laquelle Dieu laisse Job être exposé sans défense ni appui, Dieu lui-même s'expose à un risque tragique: - celui d'être renié par l'homme, d'être à son tour abandonné par celui-même qu'il abandonne. Telle serait donc alors "L'Arrière-Pensée" de Dieu entrevue par Job dans la nuit du malheur: - une Arrière-Passion, celle qui "a fondé la terre" et qui s'est imprimée dans l'épaisseur du monde et de l'histoire, dans la chair de l'homme; un abandon originaire, une perte irréversible.

- Et cet abandon est infiniment perpétué: - en chaque homme souffrant, Dieu est mis en péril. Tout homme accablé de misère et d'injustice est donc à l'image et ressemblance les plus fidèles, les plus intimes, de Dieu dont il reflète l'indigence, la vulnérabilité et l'abandonnement.

- "Je suis le Temple détruit.(...)"

Tu l'es aussi. Chacun de nous peut et doit vouloir l'être. La capitale du monde reste dans le monde, mais son Temple recouvre la surface de la terre. Tout cœur brisé peut et doit refléter ses ruines. C'est pourquoi il nous est ordonné de respecter la souffrance en autrui: on ne sait jamais ce qu'elle cache."(327)

La souffrance en autrui, en autrui abandonné à l'insensé du mal, "cache" quelque chose", - cache la souffrance même de Dieu, de Dieu en l'homme. La souffrance, comme la nuit, cache, en le révélant, l'autre de l'homme; - l'homme comme autre, l'autre du jour, de la lumière, du

sens, de la présence au monde. La souffrance de l'homme manifeste en son obscurité même la Trace du Tout-Autre dans le monde, en l'homme, la déchirure originaire et toujours prégnante et opérante de Dieu dans le monde, dans l'homme.

Et l'abandon de l'un par l'autre serait "l'espace-temps" (comme désert absolu et a-chronie d'éternité néante) où l'un, par excès de perte, de solitude et de silence, se retourne sur son propre vide et devient l'autre : - du même, consommé dans le malheur (et cette consommation elle-même consummée jusqu'à ses cendres dans l'abandon), il ne reste plus rien ; en ce rien se réalise alors l'impossible : l'autre, le Très-Absent, "arrive" comme tel, descend dans le vide béant, et prend visage dans le visage oublié, ruiné, dé-créé, de l'abandonné.

- Ainsi lorsque Dieu abandonne sans recours l'homme livré à l'injustice et au malheur, "quelque chose" en l'homme se redresse en plein vide et s'affirme comme Dieu : - plus Dieu s'absente et perd visage par excès de silence, et plus il s'envisage dans le visage même de l'homme abandonné. Dans "La Nuit", Elie Wiesel décrit cette transfiguration de l'homme supplicié et déchu qui s'opère "à la croisée" d'une double perte de visage : - celle de l'homme défiguré par la souffrance, et celle de Dieu in-figuré par le silence où il s'absente implacablement.

- "Les trois condamnés montèrent ensemble sur leurs chaises. Les trois eus furent introduits en même temps dans les

noeuds coulants.

- Vive la liberté! crièrent les deux adultes.

Le petit, lui se taisait.

- Où est le Bon Dieu, où est-il? demanda quelqu'un derrière moi.

Sur un signe du chef de camp, les trois chaises basculèrent. Silence absolu dans tout le camp. A l'horizon le soleil se couchait (...).

Puis commença le défilé. Les deux adultes ne vivaient plus (...). Mais la troisième corde n'était pas immobile: si léger, l'enfant vivait encore...

Plus d'une demi-heure il resta ainsi, à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux. Et nous devions le regarder bien en face.(...)

Derrière moi, j'entendis le même homme demander:

- Où donc est Dieu?

Et je sentais en moi une voix qui lui répondait:

- Où il est? Le voici - il est pendu ici, à cette potence."(328)

- "Miracle" tragique de l'abandon de l'homme par Dieu qui se fait don de Dieu dans l'être même de la victime abandonnée; Dieu ici ne se tient plus dans un au-delà sublime qui s'offrirait comme ultime recours, abri et consolation, mais il se réduit à cet en-deçà qu'est l'homme supplicié tombé au-dessous de tout, de la vie et des hommes, - il est cette innocence humiliée, cette chair torturée, ce malheureux inconsolé; - il est un enfant qui meurt et dont la mort reste à jamais injustifiable et scandaleuse.

Toute victime agonisant dans le silence d'un monde privé de sens et de visage, signifie Dieu et témoigne de l'indestructibilité du visage humain.

- "Miracle" insensé de la Croix qui porte le signe de l'absurde, - de la "folie" et du "scandale" (I Cor. 1,23) où la contradiction accomplit jusqu'au bout son office de médiation, où l'abandon accomplit jusqu'au bout son oeuvre de rédemption en donnant Dieu aux abandonnés de Dieu, en arrachant tout reste à l'oubli et à la malédiction.

La question angoissée de l'homme s'écriant devant l'agonie d'un enfant: -"Où donc est Dieu?" rejoint donc toujours "le grand cri" clamé dans l'obscurité qui "se fit sur toute la terre" par Dieu même abandonné par Dieu sur la croix.

- "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?" (Mat.27;45-47)

Dieu s'est à ce point renoncé comme Dieu et abandonné dans la chair souffrante de l'homme, que lorsque le Christ l'appelle à l'instant de mourir, Dieu n'est plus ce Tout-Puissant qui peut lui répondre d'en haut, - il gît dans les ténèbres de la terre, comme le remarque le centurion qui, face à la croix où Jésus vient d'expirer "en jetant un grand cri", s'écrie: - "Vraiment cet homme était fils de Dieu." (Mc.15,39)

Dieu n'est plus "en haut", l'homme n'est plus "en bas"; tous deux se rencontrent dans la déchirure qui pourfend la distance de l'un à l'autre.

- "Et le voile du Sanctuaire se déchira en deux, du haut en bas." (Mc.15,38)

* L'Arrière-Pensée de Dieu est "dévoilée":

- la déchirure du voile met à nu la blessure interne de Dieu; - blessure aimée et fondatrice qui est à l'origine même de l'homme, - son origine et son inconsommable "fin", - sa "chance", - "Les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de saints trépassés résuscitèrent." (Mt.27,52)

Désormais le Sanctuaire n'est plus un lieu "à part" d'où sont exclus les restes, les impurs et les pécheurs, mais il réside dans ses ruines même qui recouvrent le monde, et se redresse dans la chair de l'homme.

- La réponse à ces questions:

- "Pourquoi ce don à l'homme qui ne voit plus sa route? et que Dieu enclôt sur lui-même?" (Jb.3,23)-

- "Pourquoi m'as-tu abandonné?"-

- "Où donc est Dieu?"-

réside toujours dans la chair du juste souffrant, de l'innocent agonisant, dont le visage en ruine atteste toujours, envers et contre tout, : - "la voici", Dieu est cet abandon même, cette faiblesse, ce presque rien, - cette blessure.

- Comme l'a compris Job, Dieu "n'encadre pas" le monde, aucun des points cardinaux ne désigne Dieu, - mais Dieu est à entre-voir, à "sentir", à "toucher", dans l'inouï-milieu d'une blessure commune.

* * * * *

c) - L'OBEISSANCE:

- "L'extrême amour divin que marque dans la création l'absence de Dieu ne peut avoir d'autre réponse que l'obéissance." -

- S. Weil - "C.3."p.33-

- O puissiez-vous comprendre qu'il lui faut disparaître!
Même si l'étreignait l'angoisse de la disparition.
Tandis que sa parole prolonge son passage,
Il est déjà là-bas, où vous ne l'accompagnez pas.
La grille de la lyre ne contraint pas ses mains.
Passer dans l'au-delà, pour lui, c'est obéir."

- R.M. Rilke - "Sonnets à Orphée" I, 5.

* L'obéissance est certainement dans le procès de dé-création l'acte le plus éprouvant, le plus empreint de souffrance et de "folie", car comment et à qui obéir dans la nuit intégrale du malheur et de l'abandon?

Le prophétisme a déjà fait ressortir l'excès de transgressivité, d'intransigeance et d'exigence que comporte l'obéissance pour l'homme, et la figure d'Abraham s'impose comme particulièrement expressive à ce sujet en ce qu'il répond "Me voici!" en toutes circonstances à Dieu qui le convoque. Jusque sur la montagne de Moriyya, Abraham répond "Me voici!", consentant à l'oeuvre d'obéissance alors même que cette obéissance s'accomplit dans la

violence d'une contradiction insensée et ouvre sur la mort. La contradiction est même telle à ce degré, qu'elle semble être malé-diction.

A Moriyya déjà, Dieu laisse donc entrevoir l'abîme d'une Arrière-Pensée insoupçonnée et incompréhensible, et la fidélité à l'Alliance se révèle fidélité hors mesure et hors raison, passion dé-créante et mortifiante.

C'est cette même fidélité à vide, - "à-la-folie", que Job éprouvera à son tour dans sa chair et son histoire. Fidélité de l'homme à Dieu dans l'holocauste même exigé par ce Dieu à l'homme.

Deux autres figures, à la fois radicalement opposées et étrangement "complémentaires", posent la problématique de l'obéissance à un niveau fondamental:

- celle, toute de "force" et de "gloire" dans sa faiblesse même, du Christ,

- et celle, toute de ténèbres et d'absurde tragique, de Judas.

* Si l'on déplace l'accentuation du cri: -"Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné", de l'angoisse de l'abandon sur le possessif "mon", on souligne l'endurance de la fidélité qui l'emporte sur la puissance de l'angoisse. L'obéissance est à comprendre dans la perspective infinie ouverte par la folie de cette fidélité à vide.

L'obéissance n'est pas résignation, - elle passe par une lutte incessante: - tantôt le moi qui dit "mon Dieu.", recule devant la souffrance qui lui est imposée quand cette

souffrance se retourne en violence, tantôt cet Autre qui est "mien" l'emporte sur le moi qui se soumet alors à cette violence consentie comme souffrance.

- "Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi !

Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux."
(Mat. 26, 39)

Il ne s'agit jamais là d'une simple et égale alternance, mais d'un déchirement hyperbolique d'où l'obéissance ne cesse de s'exhausser avec une acuité toujours plus haute et dé-créante.

- "Maintenant mon âme est troublée.

Et que dire ?

Père, sauve-moi de cette heure !

Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure.

Père, glorifie ton nom !" (Jn. 12, 27-28)

- La glorification du nom de l'Autre passe irrémédiablement par la descente dans cette "heure" a-chronique de la Passion où le temps propre de l'homme doit se décliner dans le vide et la mort. Ce trouble profond qui rythme l'accomplissement de la mission de Jésus, toujours s'effaçant et se redoublant (ne s'effaçant que pour s'intensifier davantage), laisse transparaître à chaque fois dans les creux de son mouvement l'éclat du Désir qui le promeut : désir de l'Autre.

* L'obéissance ne résulte pas d'un dépassement de soi par maîtrise de l'angoisse ; l'angoisse demeure

totale, irréductible. L'obéissance procède par creusement; elle consiste en un enfoncement continu dans les profondeurs même de cette angoisse, jusqu'à atteindre ce point axial, ce trou sans fond, "toujours futur", qu'est le Désir.

Et ce Désir est faim et soif,

- "Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche,
mon âme a soif de toi,
auprès de toi languit ma chair,
terre sèche, altérée, sans eau." (Ps.63,2-3)-

L'obéissance se révèle alors être la nourriture même qui répond à l'infini de cette faim,

- "Ma nourriture
est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé
et de mener son oeuvre à bonne fin." (Jn.4,34)-

- Soif et faim insatiables que l'absence et le silence de celui vers lequel elles tendent n'épuisent pas, ne détournent pas ("Père, entre tes mains je remets mon esprit" (Lc.23,46)) mais au contraire intensifient. Ainsi "le dernier mot" de l'Ecriture n'est pas écrit quo déjà le Texte se rouvre, se déchire, relance sa dérive:

- "J'ai soif" s'écrit Jésus à l'instant de mourir (Jn.19,28), et sa soif ne reçoit qu'amertume (Lc.23,36). Car il n'y a pas de "dernier mot", tout poème, toute Fable, étant toujours "l'amour réalisé du désir demeuré désir" (329).

- La Fable du Verbe venu s'écrire dans la chair
"s'achève" en s'ouvrant sur "un grand cri".

Et ce cri est l'écho à la fois passé et futur,



toujours présent, vers lequel doit tendre toute parole afin de refuser le leurre d'un dernier mot. Il faut aller jusqu'à l'impossible bout de soi-même pour avoir ainsi la parole coupée par ce cri du Dehors, - pour devenir à son tour cri, cri dans le Cri qui est remise-au-monde, - à "l'origine" même du monde.

L'obéissance dans le malheur et l'abandon, l'obéissance à vide, donne accès à ce cri.

- "Je saurai vivre en toi, j'arracherai

En toi toute lumière,

Toute incarnation, tout récif, toute loi.

Et dans le vide où je te hausse, j'ouvrirai

La route de la foudre,

Ou plus grand cri qu'Être ait jamais tenté." (330)-

* Tant le mot "Laken!" des prophètes que la supplication "peut-être" des malheureux abandonnés, s'exhaussent d'entre ce vide radical, à la limite du langage, du possible, de l'Être, et répondent à l'exigence d'une nécessité. - Nécessité hors-loi, d'une intransigeance infiniment transgressive. Il n'y a d'obéissance authentique qu'à une telle nécessité qui impose sa démesure et son "impossibilité" comme Désir et jamais comme contrainte; l'obéissance est un consentement passionnel, un oui donné dans les ténèbres du négatif, alors que la possibilité même de parler a été retirée. Un oui qui ne s'articule plus, mais qui s'écrie à vide dans le silence et le dés-oeuvrement de tout texte, toute loi, tout sens.

* C'est peut-être une telle "nécessité" qui préside à la trahison de Judas, - alors son acte serait véritablement oeuvre de trahison, - oeuvre d'obéissance.

Judas lui-même est déjà quelqu'un "abandonné": abandonné par Dieu à Satan; - "Au cours d'un repas, alors que déjà le diable avait mis au coeur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer..." (Jn.13,2); il est livré, comme le fut Job, mais sur un mode autre, car c'est le coeur même de Judas qui est ainsi livré à Satan, alors que Job est atteint en tous ses biens, en les siens, en sa chair, mais non en son coeur. Le coeur de Job est mis dramatiquement à l'épreuve dans la nuit d'injustice et de malheur qui le frappe, et mis en péril dans le silence incompréhensible de Dieu, - et donc induit en tentation de par ce "double scandale"; mais ce coeur mis-à-nu, mis-à-vif, exsudé jusqu'aux cendres par le vide et le mal, demeure inviolé.

Le coeur de Judas n'est pas non plus induit en tentation comme le fut Jésus au désert (Mat.4,1). En Jésus, comme en Job, la "liberté" du coeur était sauvegardée.

Il y a "effraction" dans le coeur de Judas: - "Or Satan entra dans Judas." (Lc.22,3) Et par là même il y a "infraction" de la liberté de Judas: - Satan dépose dans le coeur de Judas "le dessein de livrer" Jésus.

- Avec Judas donc, le rapport nécessité/obéissance

se déplace hors du lieu où furent mis à l'épreuve Abraham, Job, les prophètes et Jésus (car ce "lieu" demeurerait dans la Trace), et se pose comme au-dehors du Dehors même, - dans une "zone" transfondée de néant, catastrophée de fond en comble par le mal.

La nécessité en appelle à l'obéissance par-delà l'infini d'un gouffre que seule la liberté peut franchir: une liberté éperdue, mise à vif comme une blessure ivre de souffrance. Désobéir à la nécessité consiste alors à renier l'ivresse de cette blessure, à dénier la liberté même comme blessure et passion; obéir à la nécessité consiste à affirmer la liberté comme passion en l'autre et pour l'autre, à transmuier la souffrance en désir, - à "aimer" cette blessure.

Mais il semble que Judas n'obéisse ni ne désobéisse; il est à ce point "l'exclu" qu'il paraît rejeté de partout; il n'y a aucun lieu où il puisse se tenir. Judas est exilé dans une zone de ténèbres infrayables où la liberté se distord sur une question implacablement sans réponse; cette question laisse la liberté dans une alarme absolue, une terreur de doute et d'angoisse.

C'est jusque dans les ténèbres de cette zone qu'il faut donc projeter les perspectives sur le visage humain; c'est jusque dans cette zone illisible qu'il faut porter l'écriture qui "lit" la Fable du visage. Car cette zone est une pause majeure dans la passion du signe; - la zone est stationnaire.

* "Il faut que l'Ecriture s'accomplisse" (Jn.13,18)
déclare Jésus à ses disciples au cours du repas eucharistique, annonçant à la fois, - et donc liant, la trahison de Judas et sa propre mort.

- La Cène: - repas final-inaugural où le visage et l'Ecriture sont "parcourus" jusqu'en leurs marges, - mis en perspective jusqu'en leur zone.

- repas trans-substantiel où tout se compénètre, se déchire, se fait oeuvre et écriture par dés-oeuvrement et effacement: - le don, l'aban-don, le par-don, la consommation et la faim, le sacrifice et la trahison, la chance et le mal-heur, le salut et la perte, la bénédiction et la malé-diction, - tout s'entrecroise, s'entredynamise et se promeut.

Ainsi Judas reçoit des mains de Jésus "la bouchée de pain" par laquelle Satan entre en lui.
-"C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper." Trempant alors la bouchée, il la prend et la donne à Judas, fils de Simon Iscariote. Après la bouchée, alors Satan entra en lui." (Jn.13,26-27)

Une part donc est prélevée sur le pain partagé entre tous eucharistiquement et par laquelle la chance du salut leur est donnée. Une part ruineuse, maudite et exilante qui agit en Judas à l'inverse tragique que dans les autres disciples.

Mais le salut n'est qu'au prix de cette part malheureuse; - "Le Fils de l'homme, certes, va son

chemin selon ce qui a été arrêté, mais malheur à cet homme là par qui il est livré!"(Lc.22,22). Le Verbe-Chair ne se fait "pain" et ce pain "nourriture" et mémoire qu'au prix de cette bouchée perdue. -"Ceci est mon corps, donné pour vous; faites cela en mémoire de moi."(Lc.22,19)

Judas, consommant la bouchée que Jésus lui donne, participe à l'oeuvre de Rédemption et au partage de la Chance, - de par son exclusion même hors de cette Chance, hors du Texte qu'il vient à l'instant de rouvrir et de rendre scriptible.

Alors il est exclu, comme emporté par "l'Adversaire" qui dicte dorénavant en lui sa propre loi et comme poussé par Jésus qui hâte l'oeuvre de trahison: -"Jésus lui dit donc: Ce que tu fais, fais-le vite."(Jn.13,27)- Alors il est chassé dans les ténèbres de la nuit, dans la zone de la nuit, loin des hommes et loin de Dieu. -"Aussitôt la bouchée prise, il sortit; il faisait nuit."(Jn.13,30)-

Mais c'est en se perdant dans la zone-néante de la nuit que Judas a ouvert cette nuit sur son mi-nuit de Chance et de gloire.

- "Quand il fut sorti, Jésus dit:

"Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui."(Jn.13,31)-

* L'Ecriture est nécessité qui doit s'accomplir; cette Ecriture ne peut s'écrire que par l'effacement complet de celui même qui l'écrit, le sens ne peut être

pre-duit et donné que par la mort de celui même qui le porte, le signifiant doit avoir la parole coupée pour que le signifié puisse s'introduire dans le Texte et aller jusqu'au bout de son dire.(331)

Or la mort de Dieu, qui est la chance de l'homme en ce que seule elle peut libérer l'inadvenu du sens et l'instaurer dans le Texte, est impossible. C'est pourquoi cette mort passe par le geste fou, aléatoire, du baiser-traître de Judas: - le baiser que Judas donne à Jésus dans la nuit est comme un "coup de dé" lancé dans le mi-nuit de la nécessité qui établit un chiffrage nouveau grâce auquel l'impossible se retourne et se réalise.

Le baiser de Judas est "la chance de Dieu" venu mourir pour les hommes mais ne le pouvant pas, et "la chance de l'homme" voué à un infini de vie mais ne le sachant pas.

- "Le baiser, de nuit,
imprime la brûlure du sens dans une langue, à
laquelle ils s'éveillent, eux."(332)

* Judas n'est aucunement traître au sens de dissimulateur ou délateur; il n'y a en lui aucune duplicité, aucune fausseté, - il est même étonnement "simple", simple jusqu'à la "simplesse" presque, car tout au long de son œuvre de trahison il semble méconnaître le sens véritable de l'acte dont il est chargé; la dimension de son geste lui échappe; et lorsqu'elle lui est révélée, tout est déjà consommé. Car le sens ne s'exhausse et ne se manifeste que

par écho, dans les traces déjà béantes d'une écriture qui ne s'arrête jamais, qui ne s'écrit qu'en s'effaçant.

La trahison de Judas est véritablement une oeuvre:
 - comprise dans la dynamique de l'Ecriture, elle s'impose comme donation, travail d'ouverture et de transmission;
 - comprise dans la souveraineté de la nécessité, elle s'impose comme obéissance.

Ouverture d'un "blanc", d'une trouée, dans le corps du Texte où l'impossible peut enfin s'écrire; transmission du message de l'Ecriture; donation donc de la possibilité du salut.

Judas est un messenger; - un PASSEUR.

- Il passe "la plaie scriptible" de la Passion divine, il passe la "plaie scriptible" de la Nouvelle Alliance qui ne se scelle que dans un ultime redoublement de la blessure divine. - "Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, versé pour vous." (Lc.22,20)-

Et il la passe au prix de sa propre perte, de sa malédiction. Judas aura été un vecteur essentiel dans le procès de signifiante, - vecteur délébile qui n'a plus lieu d'être lorsque tout est consommé, aussi se retire-t-il de ce Texte à l'accomplissement duquel il a participé mais dont le mouvement de signifiante le dépasse et l'écrase complètement.

- "Jetant alors les pièces dans le sanctuaire, il se retira et s'en alla se pendre." (Mat.27,5)-

- S'il est donc possible d'affirmer la trahison

de Judas comme une oeuvre d'obéissance, il demeure extrêmement difficile de qualifier et de comprendre cette obéissance dans la mesure où la liberté de Judas semble obscurcie et détournée hors de son "coeur" livré à la force du négatif, investi par un mal que lui-même ne reconnaît pas comme tel. Judas n'obéit pas à la nécessité par un saut lucide dans le vide de sa liberté et un exode dans les marges de la Création, comme Abraham ou Job, mais par un détournement et aveuglement de sa liberté, par un exil irréversible dans une "zone" absolument infrayée de la Création. Avec lui la liberté humaine paraît donc infiniment et dramatiquement problématique, comme entachée d'une ombre impénétrable où gît peut-être une "outre-arrière pensée" de la part de Dieu.

* Judas, déchu reste "irrécupérable" dans cette zone aux confins des hommes et de Dieu, frappé de malédiction pour avoir reçu la part maudite, distord alors la perspective sur le visage humain et le problème de la liberté humaine sur le noeud inextricable de son malheur; malheur absolu et fatal qui ne semble même plus produire un "précipité" du visage comme l'extrême-malheur de l'innocent, mais seulement une totale dissolution. Dissolution dans l'insensé du mal. Il n'est même pas donné à Judas de pouvoir dire du fond de son malheur: "Je souffre, donc tu es"; - tout est retiré à Judas, jusqu'à la possibilité tant de dire "tu" que "je". Son office de passour sitôt accompli il ne lui reste plus qu'à disparaître, seul.

- Mais peut-être la trahison de Judas est-elle l'accomplissement de cet ultime paradoxe soulevé par Simone Weil lorsqu'elle écrit: -"S'il était concevable qu'on se damne en obéissant à Dieu et qu'on se sauve en lui désobéissant, je choisirais quand même l'obéissance."(333)

Par cet inconcevable réalisé l'obéissance atteint donc un degré d'absolue transgression dé-créante et mortifiante et la nuit du visage une épaisseur effrayante qui prouvent une fois encore combien l'homme a toujours à se renoncer et se perdre, et montrent que le visage n'est qu'un pur possible qui n'en finit pas de s'exhausser d'entre les profondeurs insondables d'une blessure originaire, - et que la liberté de l'homme demeure une inconnue dont la "solution", qui n'est jamais donnée, doit être poursuivie en s'enfonçant dans les méandres de cette infinie blessure première. La liberté de l'homme est un chiffage aléatoire dans lequel Dieu introduit toujours des éléments imprévus, surprenants, impensables, - impossibles: - jusqu'à sa propre chair, son propre sang, sa propre mort, donnés pour ceux-là même par qui il meurt.

Un élément de mystère impénétrable a été introduit en Judas, - un élément de discordance et dissonance qui n'en finit pas de laisser la liberté humaine en question, en alarme et angoisse.

- "Il faut qu'il y ait
dans le poème
un nombre
tel

qu'il empêche
de compter." (334)

- Il y a donc un fond de "folie pure" dans la liberté humaine dont tout l'office est de transformer en souffrance consentante la violence transgressive de la blessure qui la met au monde et lui ouvre l'histoire, et dont la vocation est de pâtir la douleur de cette déchirure interne et continue de Dieu en la convertissant en ivresse toujours plus ivre et désirante.

La mort de Dieu a un visage: - celui de l'homme, sans lequel il ne pourrait mourir; et le visage de l'homme est le tombeau de Dieu, - un tombeau vide, étincelant, - à condition de faire "rouler la pierre".

La mort de Dieu n'est en effet "chance" pour l'homme et libération de sa liberté que si elle est consommée par l'homme jusqu'à la consommation totale et intégrale de son texte de chair; mais elle devient malédiction pour l'homme qui laisse scellée la pierre sur un néant obscur, - comme le fit Judas qui ne put attendre l'inattendu et espérer l'inespérable: - le descellement de l'impossible auquel il avait cependant contribué.

- La "transfiguration" et la "joie" sont un tel descellement d'impossible, un tel chiffrage au nombre inestimable.

* * * * *